MONTREAL JUILLET 1949

le FILM

DIX CENTS

CORINE CALVET À HOLLYWOOD, par LOUISE GILBERT-SAUVAGE (Notre correspondante à Hollywood)

DEVENIR UN NOM COMMUN, Par BOURVIL (Exclusivité au "FILM")

POURQUOI PIERRE FRESNEY EST SI CÉLÈBRE — UN FILM DE SACHA GUITRY

ROMAN D'AMOUR COMPLET, ARTICLES ILLUSTRÉS, NOMBREUSES PHOTOS, ETC.

RADIO: RADIO-CANADA ET LA JEUNESSE — LES METTEURS EN ONDES À CKAC

VACANCES

Qui de nous n'envierait la ravissante baigneuse, PATRICIA ALPHIN, alors qu'elle s'apprête à se baigner à Malibu Beach, près de Hollywood ? D'autant plus que la jeune artiste nage comme un poisson et oublie alors les longues séances de studio, quand elle tournait MA AND PA KETTLE à Universal-International. Si nous ne pouvons, comme elle, nous plonger dans les eaux lointaines du Pacifique, rien ne nous empêche d'imiter sa prudence et sa modération. En effet, nous savons qu'il est dangereux de céder à l'attrait de nous exposer aux rayons ardents du soleil, dès notre arrivée au bord de la mer. Cela doit se faire par degré quelques minutes seulement à la fois pour commencer. Il est aussi recommandé d'apporter avec soi un onguent ou lotion appropriée qui nous préservera des coups de soleil et qui empêchera la peau de devenir couleur de brique, ou même de peler.

ÉTÉ . . .

le FILM

MONTREAL,
JUILLET 1949
30e année, No 12

10 cents

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

975-985 DE BULLION

Tél.: PLateau 9638*

FRED et GEORGES POIRIER
Propriétaires

Rédacteur en chef :
GERALD DANIS

Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique :
HECTOR BRAULT

Correspondante à Hollywood
LOUISE GILBERT-SAUVAGE

Chef du tirage :
ODILON RIENDEAU

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879.

ABONNEMENT
Canada et Etats-Unis
1 an $1.00
2 ans $1.50

Heures de bureau, du lundi au vendredi :
9 h. a.m. à 4 h. 45 p.m.

NOS REPRESENTANTS :

WILFRID DAOUST
28, 11e Avenue, Lachine (Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, S.-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, Saint-Jérôme, Joliette, etc., et les environs).

A Québec et Lévis :
ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec

Aux Trois-Rivières et au Cap-de-la-Madeleine :
PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe
Trois-Rivières

REFLECTEURS ET MICROS

On le dit et on le répète

EN DEUX TRAITS

Quel visage a donc Mila Parély? Une pauvresse pathétique dans "La Charette Fantôme"? Une Orientale dans "L'esclave blanche". Une exploratrice de l'Alaska, toute nimbée de fourrures, dans "Tornavara". Une bohémienne dans "Le Cavalier Noir". Une femme du monde dans "Elles étaient douze femmes". Une dame à falbalas et mauvaises moeurs dans "Le lit à colonne" ou "Monsieur des Lourdines".

C'est un jeu, une gageure.

Gitane, Esquimaude ou belle dame 1900, elle campe une silhouette amusante, bien typique. On se souvient dans sa magistrale interprétation de "Rêves d'amour" dans lequel elle tenait le rôle de Georges Sand? Elle n'est pas géniale, mais juste. Elle accepte même de créer des rôles qui n'ont que quelques scènes et cela lui plaît, par exemple dans "Destins".

On appelle "acteur de composition travailleuse, infatigable", celui qui apparaît ainsi sous des aspects très divers.

Mais le cas de Mila Parély a ceci de particulier qu'elle est jolie femme. Elle pourrait certes être vedette-vedette. Ell a les jambes longues, une tête très petite ce qui est harmonieux, un sourire éclatant et elle est adroite comédienne. Des lèvres épaisses et des pommettes hautes auraient pu la typer. Il n'en est rien. Son adresse la sert, sa discrétion aussi, et surtout son goût du costume.

Elle aime se déguiser et elle sait s'habiller. Elle revient radieuse de longues heures d'essayage chez son couturier. Elle se souvient d'un rôle par la robe qu'elle portait. Elle est avec cette application réfléchie des femmes qui ont appris à se débrouiller seules. Et elle aime créer des personnages. C'est ce qui nous vaut de retrouver sous un nouvel aspect chaque fois que le nom de Mila Parély apparaît au générique d'un film.

•

UN ANNIVERSAIRE

Cornel Wilde vient de fêter son dixième anniversaire de mariage avec Patricia Knight, actrice du Broadway. A cette occasion, il a offert à sa femme un collier fait de 10 médailles d'or. Et ces 10 médailles sont les médailles gagnées par Cornel Wilde alors qu'il était champion d'escrime. Il y a même la médaille qu'il gagna en 1936, aux Jeux Olympiques de Berlin où il fut champion du monde d'escrime avec l'équipe hongroise.

•

A LA MEMOIRE D'EDMOND ROSTAND

Un gala de l'*Aiglon* va permettre d'ériger une statue à Edmond Rostand, à Cambo. Le poète s'était plusieurs fois trouvé dans de cruels embarras d'argent pour avoir voulu orner selon ses goûts sa résidence au pays basque. — Se ruiner, disait-il, n'est pas un malheur irréparable pour un artiste; il a, même dans ces alternatives de gêne et d'aisance, retrouvé un stimulant pour l'esprit nonchalant des rêveurs.

SOIXANTE ET SEPT ANS APRES

On sait que Charles de Foucauld se rendit au Maroc en 1882 en mission secrète, sous le déguisement d'un voyageur israëlite. Ainsi que nous le rappelle le film *La Route inconnue*, celui qui devait devenir le Père de Foucauld fut reçu, au cours de ses deux années de séjour, dans les communautés juives marocaines. Celles-ci, soixante-sept ans plus tard, n'en ont pas perdu le souvenir, et c'est avec un étonnement qui ne surprendra personne que Léon Poirier, quand il se présenta dans ces lointaines localités pour tourner son film, se vit présenter les notes d'hébergement que Charles de Foucauld avait laissées impayées mais qui, depuis son départ, avaient été soigneusement conservées. L'histoire ne dit pas si Léon Poirier les acquitta.

•

"BACK STREET" A LA SCENE

Pour la première fois, le célèbre roman de Fanny Hurst, *Back Street*, va être porté à la scène, et c'est Suzy Prim qui créera le rôle, illustré à l'écran par Irène Dunne. Au théâtre, *Back Street* comportera quatre actes et cinq tableaux. Deux décors: l'un est une boutique de frivolités, l'autre un appartement. L'époque se situe entre 1875 et 1913. Fanny Hurst a promis de venir assister à la générale. Une comédienne encore inconnue débutera dans *Back Street*: c'est Ninon, qui a neuf ans, la chienne de Suzy Prim.

•

JEANNE D'ARC EN FLEURS

Un horticulteur américain, A. H. Marmon, qui vient de mettre au jour une nouvelle orchidée où le mauve, le pourpre et le jaune se marient le plus harmonieusement du monde, a eu la délicate pensée de la baptiser "Jeanne d'Arc", en hommage à Ingrid Bergman, vedette du film "Jeanne d'Arc", pour laquelle il professe une profonde admiration. Nul doute que la grande artiste ne soit sensible à cette poétique offrande.

•

LES FILLETTES DE BETTY

Betty Grable, mariée à Harry James, le célèbre chanteur de jazz, est la mère de deux charmantes fillettes: Vicki et Jessica. Mais Vicki et Jessica ne connaissent pas Betty Grable. Betty ne veut être, en effet, pour ses enfants qu'une maman et quand elles parlent de leur mère, Vicki et Jessica l'appellent Betty James.

•

LES PROJETS D'EDITH PIAF

Edith Piaf a beaucoup de projets. Elle doit tourner un film sous la direction Maurice Labro, retourner en Amérique pour une série de concerts et faire enfin ses débuts au théâtre dans une pièce nouvelle de Marcel Achard.

Ci-contre, une belle expression de CORINNE CALVET qui fait actuellement sensation à Hollywood. — Photo du bas, à gauche, la même avec BURT LANCASTER, son partenaire dans le film "Rope of Sand". — A droite, Mlle Calvet nous démontrant qu'elle aime les chevaux au même titre que Donald Duck et la pêche.

UN CROQUIS

Corinne Calvet à Hollywood

Par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

(Notre correspondante à Hollywood)

Après l'avoir laissée près de deux ans sous le boisseau, voilà qu'Hollywood s'aperçoit tout à coup qu'il possède dans ses murs ce que l'on peut appeler une "étoile-née", c'est-à-dire une actrice de grand talent, Corinne Calvet.

C'est ainsi que les choses se passent souvent à Hollywood. On semble ignorer pendant un certain temps un joyau que l'on a sous les yeux, pour diriger ses regards vers d'autres splendeurs qui deviennent fort souvent dans la suite ce que sont les mirages.

Mais, Corinne Calvet n'en est pas à l'A.B.C., car elle a déjà de belles épaulettes à son crédit, des épaulettes qu'elle a gagnées dans son pays d'origine, la belle France, car, vous l'avez deviné, la jolie actrice engagée par le studio Hal Wallis, est une Parisienne racée qui est devenue en France ce que l'on appelle ici "an overnight sensation".

La petite Parisienne, comme tout le monde l'appelle à Paramount, où je l'ai vue à l'oeuvre, dans les premières scènes de "Rope of Sand", production Wallis, me raconte, au cours du déjeuner pris en sa compagnie, qu'elle professe une admiration "sans limite" pour celle qu'elle

[*Lire la suite page* 36]

CARY GRANT, DIT "MR. LUCKY"

UN ARTISTE PORTE-BONHEUR

Par GASPARD ST-ONGE

CARY GRANT est né à Bristol, en Angleterre, le 18 janvier 1904. Il est fils d'Elias et de Lilian Leach, et son nom véritable est: Archibald Alexander Leach. Son père était tailleur et n'avait pour son fils d'autre ambition que de l'associer à son métier, mais tel n'était pas l'avis du jeune Archie. A deux reprises, il déserta l'école et la maison paternelle pour suivre une troupe de cirque. Le première fois, son père le ramena de force au logis familial; la seconde fois, il s'avoua vaincu et laissa le jeune garçon suivre la voie hasardeuse qu'il avait lui-même choisie. Ce fut un dur apprentissage pour ce garçon de treize ans, qui ne tarda pas à suivre la troupe ambulante aux Etats-Unis. Il apprit à marcher sur la corde raide et à faire le saut périlleux. Si on observe sur l'écran celui qui est maintenant la populaire vedette, Cary Grant, on remarquera la sûreté et la précision de ses gestes, qualités qu'il dut acquérir alors qu'il exécutait des tours d'acrobatie. Son séjour dans un cirque est sans doute en partie responsable pour le burlesque de certaines de ses comédies, telle *Bringing Up Baby*, une aventure désopilante qui provoque irrésistiblement le fou rire.

Mais la première, et sans doute la meilleure réussite de Cary Grant dans le genre comique fut: *The Awful Truth*, avec la charmante Irene Dunne.

Fait remarquable, Cary Grant n'a jamais remporté l'*Oscar* pour son propre compte, mais il a été, à plusieurs reprises, associé à cette distinction honorifique en contribuant, pour une très large part, au succès de ceux à qui elle a été décernée. Ainsi, en 1937, Leo McCarey remporta un *Academy Award*, comme directeur de *The Awful Truth*. En 1940, ce fut le tour [*Lire la suite page 37*]

Photo du haut, à gauche, le très populaire et toujours aimé CARY GRANT qui a si largement contribué à un tas de films à succès, lesquels films valurent des prix et récompenses à des camarades comme JAMES STEWART (haut, à droite), JOAN FONTAINE (ci-contre), et autres, comme Ethel Barrymore, l'auteur Sidney Sheldon et l'ingénieur du son, Gordon Sawyer pour son magnifique travail dans "The Bishop's Wife".

De gauche à droite, TANTE LUCILLE, MAURICE BAILLY (annonceur) et NOEL GAUVIN (réalisateur), échangent quelques impressions en marge de l'émission de "Tante Lucille" quelques instants avant d'aller sur les ondes. Ce programme passe à 10 h., le samedi matin, et s'adresse surtout aux enfants de cinq à dix ans.

DEPUIS le début de juin, la société Radio-Canada consacre toutes ses émissions du samedi matin à la jeunesse canadienne.

Interrogé par une de nos collaboratrices, monsieur Roger Daveluy, directeur-adjoint des programmes de Radio-Canada, a bien voulu nous donner quelques précisions au sujet de cet intéressant horaire consacré à la jeunesse.

— Nous avons organisé des programmes pour tous les âges et tous les goûts: pour les enfants de 3 ans jusqu'aux adolescents de 15 ans. Quant aux détails les voici:—

A 9. 05, nous avons le "Micro des petits" qui groupe les élèves de Mme Jean-Louis Audet. Ceux-ci interprètent des scénettes, monologues, chansons et jeux éducatifs. L'annonceur est un garçon d'une dizaine d'années qui ne manque jamais son entrée; les vedettes peuvent être une fillette de 4 ans ou un grand garçon, et chaque émission compte quelques moments d'improvisation durant lesquels les enfants se livrent à des jeux de mots. Tout cela se déroule avec aisance, dans une atmosphère gaie et pleine d'entrain, sous l'oeil bienveillant de Mme Jean-Louis Audet et du réalisateur, Roger de Vaudreuil.

A 10 h., *Tante Lucille* et ses histoires merveilleuses. Cette artiste, très populaire chez les petits, tant par ses livres que par ses disques, fait la joie de nos jeunes auditeurs avec ses contes enchantés qu'elle dit d'une façon personnelle et très originale.

C'est ainsi qu'elle peut imiter la voix d'une petite fille ou celle d'une fée ou encore d'un géant, sans compter les cris d'animaux qu'elle rend à merveille. Les histoires de *Tante Lucille* s'adressent surtout aux enfants de 5 à 10 ans. La réalisation de cette émission est Noël Gauvin.

A 10 h. 15. "*La Boîte à musique*". Cette émission musicale comprend des chansonnettes de Bob & Bobbette, Charles Trenet, etc., ainsi que de la musique classique, facile à comprendre et appropriée pour les jeunes. La réalisation de ce programme a été confiée à Noël Gauvin, musicien de talent, qui fait un choix judicieux des pièces musicales.

A 10 h. 30 "Samedi Jeunesse". Programme d'une heure, est diffusée directement de la salle de l'Ermitage; tous les jeunes sont invités à se rendre à cette salle, située sur le chemin de la Côte-des-Neiges, un peu au nord de la rue Sherbrooke, afin de participer à cette heure de contes et de chanson.

"Samedi-Jeunesse" réserve des surprises à ses auditeurs; à chacune de ses émissions elle présente un spécialiste [*Lire la suite page* 37]

Ci-dessus, ANDRE AUDET et RAYMOND LAPLANTE (Oncle Raymond) revisant un texte de l'émission, "Les plus beaux contes", qui passent à 11 h. 30. — Ci-contre, une des assises de "Samedi-Jeunesse" qu'on capte à 10 h. 30. — En page de droite, haut et bas, les artistes en herbe de l'émission, "Micro des petits" qui inaugure la matinée, à 9 h. 05. *Photos Le Film — Conrad Poirier.*

LE SAMEDI MATIN

Radio-Canada et la Jeunesse

DES EMISSIONS SIGNEES

Les metteurs en ondes à CKAC

Par EMILE BRASSARD

Bien peu d'auditeurs ont une notion assez exacte du travail qui entoure la réalisation d'une émission radiophonique. L'on s'imagine à tort que les seuls éléments requis sont un microphone, un annonceur ou maître de cérémonie, des interprètes et des musiciens. Il faut tout cela, sans aucun doute, mais beaucoup plus que cela.

C'est ce qui nous amène à parler des fonctions précises du réalisateur d'une émission et de monter en épingle ceux qui s'occupent de la réalisation des programmes au poste CKAC. Le réalisateur, pour le dire en deux mots, est le responsable de tout le programme. Dans une chambre de contrôle contingente au studio, il dirige et agence toutes les parties de l'émission pour en faire un ensemble parfait. L'annonceur, les interprètes, les musiciens et les bruiteurs sont tous soumis à ses directives. C'est lui qui voit au minutage et à la coordination des différents éléments au cours des répétitions préliminaires et qui, lorsque l'émission est sur les ondes, dirige par des signaux conventionnels tous ceux qui prennent part au programme.

On comprend l'importance du rôle du réalisateur si l'on songe que les artistes dans le studio n'ont aucune idée de ce que leur travail peut paraître pour l'auditeur. Ainsi, par exemple, le comédien au micro n'entend pas du tout les transitions musicales que le bruiteur fait jouer aux tables tournantes, et ne sait, par conséquent, à quel moment il doit commencer son texte. Le réalisateur, dans la chambre de contrôle, entend ce qui se passe dans le studio de la même façon que l'auditeur à l'écoute. Il peut donc savoir si tel ou tel interprète se tient trop loin du micro et si tel instrument de l'orchestre est trop en évidence. Par de savantes directives et avec le concours de l'ingénieur au contrôle, il peut rétablir l'ordre des choses immédiatement.

Ce genre de travail requiert un personnel expert et le poste CKAC possède un bureau de réalisation des mieux assortis. D'abord, c'est *M. Ferdinand Biondi*, directeur des programmes, qui a la responsabilité de ce département. Ancien annonceur et réalisateur d'une série d'émissions de haute tenue, M. Biondi a une connaissance approfondie de tous les détails techniques et artistiques que comporte la réa-

lisation d'un programme. Il est d'ailleurs habilement secondé, dans son travail, par *Bernard Goulet*, directeur de la réalisation. Il serait vraiment inutile de présenter Bernard Goulet aux lecteurs du "Film" car ils l'ont entendu à maintes reprises depuis les huit années qu'il est au service du poste CKAC. Son nom a été associé à la découverte et à la présentation des jeunes artistes de chez nous, en particulier à l'émission: "En chantant dans le vivoir". C'est lui, en effet, qui a découvert la brillante diseuse Marcelle dont il a été question dans cette chronique de CKAC, il y a quelques temps.

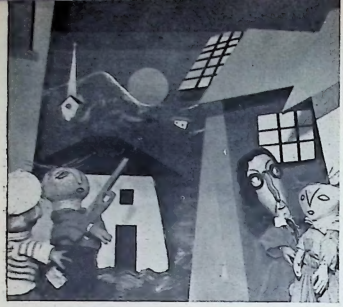
Quant aux autres membres réguliers du personnel des réalisateurs, ils jouissent également d'une vaste popularité auprès des auditeurs. Ce sont: *Jeannette Brouillet*, dont le talent versatile et le dévouement sans limite sont avantageusement mis à profit pour la mise en ondes d'un grand nombre de programmes de tous les genres. Elle a également signé de très nombreux textes qui portaient tous l'empreinte d'une belle originalité et d'une grande valeur dramatique ou fantaisiste.

Phil Lauzon est reconnu dans les cercles radiophiles pour sa bonne humeur et sa fantaisie; et il va sans dire que les émissions auxquelles il prend part se ressentent de cette caractéristique. Il se sent également à l'aise dans le domaine de la réalisation comme dans celui de comédien ou de scripteur. Une émission signée Phil Lauzon est synonyme de bon goût, de saveur pétillante et d'imprévu humoristique.

Ernest Pallascio-Morin est un autre dont le nom est familier à tous les auditeurs. Après s'être taillé une enviable renommée comme poète, romancier, journaliste et dramaturge, il est venu à la radio avec une très vaste expérience dans la rédaction des textes de tous les genres et son talent souple a servi les causes les plus délicates. On lui doit des heures de radio-théâtre de haute valeur poétique et dramatique de même qu'une foule de textes écrits pour des circonstances spéciales. Il se charge lui-même de la réalisation de ses oeuvres radiophoniques.

Le monde artistique connaît bien *Jean Léonard*, le peintre, le poète, le [*Lire la suite page 38*]

En page de gauche, photo du haut, BERNARD GOULET, directeur de la réalisation. Les lecteurs et lectrices du FILM le connaissent bien pour l'avoir entendu à maintes reprises depuis les huit années qu'il est au service de CKAC. — Photos du bas, de gauche à droite, FERDINAND BIONDI, directeur des programmes, qui a la responsabilité de ce département. — JEANNETTE BROUILLET dont le talent et le dévouement sans limite sont avantageusement mis à profit. — JACQUES LIENARD-BOISJOLI qui cumule le titre de directeur musical du poste. — JEAN LEONARD, peintre, poète, musicien, scripteur et réalisateur. — PHIL LAUZON dont la bonne humeur et la fantaisie sont légendaires. — Photo du haut, à droite, ERNEST PALLASCIO-MORIN, poète, romancier, journaliste et dramaturge.



UNE BELLE INITIATIVE

UN THÉÂTRE MONTRÉALAIS DE MARIONNETTES

On croit que le nom de marionnette vient de Marion, diminutif de Marie, de sorte que la Vierge elle-même serait l'auguste marraine de ces amusants pantins de bois ou de carton que l'on manœuvre avec la main ou avec des ficelles.

Les Egyptiens et les Chinois en connurent l'art enfantin et minuscule. Les Grecs et les Romains avaient pour ces poupées automatiques des dénominations variées. Mais c'est surtout en Italie, pays par excellence de la farce et de la comédie, que les marionnettes connurent les plus grands succès.

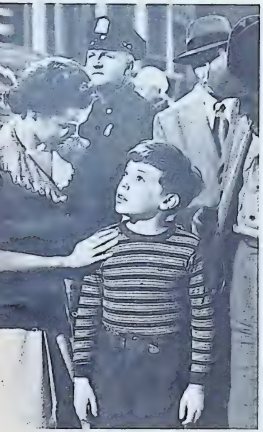
On trouve des théâtres populaires de marionnettes établis en France à la fin du XVIe siècle. Celui des Marionnettes de Paris, que le Palais-Royal avait vu naître en 1784, émigra ensuite, sous la direction de Séraphin et de ses héritiers, sur les boulevards, où il vécut pendant longtemps. Sur la petite scène de ce théâtre-miniature, en des décors de minuscules proportions; au milieu de petits accessoires, les marionnettes semblaient presque des personnages vivants.

Figurines de bois ou de carton-pâte, poupées articulées et pantins avaient été relégués, de nos jours, à n'être plus que l'amusement d'un public d'enfants, lorsque Gaston Baty, homme de théâtre éminent, décorateur qu'aucune audace n'effraie, résolut de se consacrer exclusivement aux marionnettes, dont il a toujours raffolé depuis l'enfance, et de donner des spectacles pouvant plaire aux grandes personnes aussi bien qu'aux enfants.

C'est à l'une de ces représentations qu'assista, en février 1948, notre jeune compatriote, M. Paul Dandurand, et il en sortit enthousiasmé, la tête pleine de beaux projets dont

[*Lire la suite page 38*]

Photo du haut, à gauche, une scène de "La Racine d'Amérique" du répertoire de Baty, telle que présentée l'automne dernier au Théâtre des Compagnons par MM. Dandurand et Choquette. — A droite, les montreurs, dans "Mentons Bleus" de Courteline. De g. à d., DENISE PELLETIER, GABRIEL GASCON, JEAN-LOUIS PARIS et GILLES PELLETIER. — Ci-contre, JEAN CHOQUET, directeur, posant avec le barman "Guignol" et "Arthur".



"THE WINDOW"

Quand le menteur n'est pas cru

Avec le jeune BOBBY DRISCOLL

CE film qui, au premier abord, semble être une histoire toute simple dont le héros, un garçonnet, se laisse emporter par son imagination, se transforme peu à peu en un excitant récit d'aventures.

La vedette est incontestablement Bobby Driscoll, qui invente des histoires si invraisemblables qu'il lui arrivera un jour de crier: au loup, sans que personne ne bouge. Autrement dit, ses parents, Barbara Hale et Arthur Kennedy, ont renoncé à ajouter foi à ses propos, si bien que quand Bobby affirme qu'un meurtre a été commis, ils ne prêtent aucune attention aux affirmations répétées du jeune garçon.

Seuls, Paul Stewart et Ruth Roman savent que, cette fois, Bobby dit la vérité, et que pour cette raison ils doivent prendre les moyens de le forcer au silence.

Un film d'un genre nouveau et durant lequel l'intérêt ne languit pas un instant.

Au milieu de ce drame, on rencontre à chaque instant de charmants tableaux d'intimité familiale.

Les parents, inquiets de la mauvaise habitude de Bobby, lui font de longs sermons sur la valeur morale de la vérité et la vilenie du mensonge. Un soir, pour le punir et lui donner tout le loisir de réfléchir à leurs discours, ils enferment leur fils dans sa chambre. C'est alors que Bobby, pour respirer un peu d'air frais, et sans doute oublier les sages avis de ses parents, réussit à se hisser sur l'escalier de sauvetage. Là, caché par l'obscurité, il est témoin d'un vol compliqué [*Lire la suite page 39*]

Parce qu'il a trop crié "Aux loups !" Bobby, l'espiègle Bobby n'est pas cru, même s'il cherche à dire la vérité après avoir été témoin d'un vol compliqué de meurtre. — Sur la photo du haut, à gauche, il déballe son boniment au chef de police incrédule. — A droite, même accueil sceptique de ses parents. — Ci-dessus, la chasse à l'homme. — Ci-contre, Bobby dans un attitude de mutisme.

"MOI-MEME..."

Devenir un nom commun...

Par BOURVIL

(Exclusif au "FILM")

J'AI un petit copain à moi qui est journaliste. Il écrit comme ça, dans les journaux, sur la peinture. C'est une façon comme une autre de gagner sa croûte. Sa croûte! Vous saisissez. La peinture! La croûte! c'est bête, hein...! Mais l'ennui, c'est qu'il est toujours fatigué. A cause de son manque de vitamines, qu'il dit.

Alors comme mon copain se sentait un peu plus déprimé que d'habitude, il m'a demandé de lui écrire son "papier". Vous pensez le papier ça me connaît. Le papier d'harmonie, vous saisissez la finesse?... c'est bête, hein. Aussi, comme j'aime pas refuser à un ami, eh ben, je lui ai dit: "d'accord". Tope-là, cochon qui s'en dédit! tu l'auras ton "papier". Avant, dis-moi quand même, sur quel sujet tu comptes me lancer, on ne sait jamais, des fois que ce serait un reportage chez les esquimaux! Brrr!" Je suis prudent, moi, pas vrai! — "Mais sur toi, *Bourvil*", qu'il m'a répondu... "*Bourvil* par *Bourvil*" — Bigre! ça commence bien, je vais encore avoir des histoires avec les fabricants de calendriers. Forcément, si je parle de moi. Vous saisissez. Moi, mois... Pas mal, hein!

Enfin, tant pis après tout, je lui dirai, au public, ce que j'ai sur le coeur. Le coeur, le public, ça se touche tellement tout ça! Pourquoi ne vous ferais-je pas, aujourd'hui, une petite confession? Entre nous. Et en devenant, pour une fois, sérieux. C'est si bon d'être en famille. Voyons! procédons par ordre. Mes confrères, je veux dire les journalistes, qui m'ont précédé, qu'ont-ils écrit sur ma modeste personne? Mes débuts! Mon Dieu, vous les connaissez mieux que moi... Mais sur mon personnage tout n'a pas été dit... je crois, en y réfléchissant mieux, qu'il n'est pas venu au monde tout seul. J'ai dû le découvrir un jour, peut-être en prenant copie sur moi-même, dans une riante campagne émaillée de pommiers. Vous savez bien! le cousin farceur, le gai luron, celui que l'on invite aux noces. Celui qui ne se fait pas prier pour pousser la chansonnette au dessert. Je me suis dit, mon petit gars—car je m'appelle mon petit gars, dans l'intimité — tu seras le gai luron des repas de noces. Un gars de chez nous, tout d'une pièce, sans malice.

[*Lire la suite page 39*]

Y a-t-il eu depuis la Libération une réussite artistique plus complète que celle de BOURVIL ? Ce fils de boulanger normand, accordéoniste de Cafés concerts, bruiteur à la radio, écrivait des chansons bébêtes. Il les "chanta" un jour devant le micro. Trois mois plus tard, il était célèbre. Le cinéma après le music-hall, le cabaret et l'opérette s'empara de lui. Ses cachets, considérables, il les transforma en fermes. Bientôt il sera propriétaire de tout BOURVILLE, son village natal. C'est la grâce que nous lui souhaitons.

Dessin de JEAN MILLET

Princesse Rosemonde

Notre roman d'amour complet . . . . . Par M. TOUCAS-MASSILLON

Couronne, châteaux et richesses valent-ils plus qu'un coeur sincère et aimant ? Princesse Rosemonde n'eut pas à choisir puisque son destin la combla et en fit une femme heureuse.

I

LE dîner s'achevait bruyamment et les hôtes du grand chirurgien Jean-Charles Fontanes, quittant la table, passaient au petit salon pour le café et les liqueurs.

Très simple dîner d'hommes où la charmante Mme Fontanes représentait, à elle seule, l'élément féminin. Dîner du «service», comprenant seulement l'interne, les externes et stagiaires du docteur à l'hôpital. Ces jeunes gens, d'abord intimidés de se trouver chez le «patron», s'étaient peu à peu mis à l'aise, et la conversation, montant graduellement de ton, avait atteint le plus haut diapason à la fin du repas.

On avait parlé d'événements récents, passant de la politique aux scandales financiers... et divers, pour en venir à des procès en cours dans lesquels certaines dépositions étaient vivement critiquées.

La maîtresse de maison offrait les tasses de café.

— Du sucre?... Un morceau?... Deux morceaux?...

La voix du plus jeune étudiant domina le bourdonnement des discussions.

— C'est une honte de dénaturer la vérité en justice! affirmait-il en secouant énergiquement la tête

— Nous n'avons guère le droit de nous montrer sévères à ce propos, objecta doucement le docteur Fontanes; nous, les médecins qui, bien souvent, sommes appelés à témoigner et pouvons rarement dire toute la vérité.

— Oh! le cas n'est-il pas différent, maître?

— D'accord. Mais, tous ceux auxquels leur profession permet de pénétrer plus avant dans les consciences ne sont-ils pas tenus à une discrétion qui peut parfois n'être point d'accord avec la légalité? Où finit le devoir? Où commence la faute?...

Le jeune homme auquel répondait le docteur commençait de son point de départ. Il était troublé par les regards un peu ironiques de ses camarades et, visiblement, ne se sentait pas de force à tenir tête au patron.

— Il me semble, essaya-t-il de dire, qu'un mensonge est toujours et forcément une faute.

— Kummel? Mirabelle ou cognac? proposa avec un sourire Mme Fontanes.

— Cognac, madame; je vous remercie.

Les alcools circulaient. Mme Fontanes alluma discrètement sur une console la flamme bleue d'un ozonateur, destinée à lutter contre la fumée des cigarettes.

Le maître du logis se versait lentement un verre de kummel. Il était très grand avec un visage aux lignes fortement accentuées. Ses cheveux bruns s'argentaient aux tempes et deux grandes rides barrant le front accusaient la cinquantaine. Il passa d'un geste qui lui était familier sa main longue et fine sur ce front et reprit tout à coup:

— Le mensonge! Le mensonge!... Voilà qui est bien vite dit! Vous êtes jeune, mon petit Javin, partant, intransigeant. La vie, les circonstances, peuvent bien souvent nous amener à modifier notre jugement. Qui de nous pourrait affirmer ne jamais devoir se trouver en face de telle décision à prendre impliquant un mensonge? Qui de nous peut affirmer qu'en pareil cas, ce ne sera pas le mensonge qui lui conseillera sa conscience? Qu'en pensez-vous, Dormeuil? demanda-t-il, s'adressant à son interne.

— Mon Dieu! monsieur, répondit celui-ci, je pense que vous devez avoir raison, bien que, pour moi, la question ne se soit jamais, jusqu'ici, posée de façon aussi grave. Il m'est bien arrivé, durant ma vie de lycéen, de donner vis-à-vis de mes professeurs quelques entorses à la vérité, et faut-il le dire, j'ai quelquefois agi de même avec vous pour justifier le matin un retard à l'hôpital, mais cela me paraît relever de l'intérêt personnel plutôt que de la conscience. Que celui de mes camarades qui est sans péché me jette la première pierre!

Un éclat de rire général accueillit cette boutade, après quoi le groupe des jeunes gens, appelé par Mme Fontanes, s'occupa de la préparation d'une table de bridge à l'autre extrémité du salon, Dormeuil seul demeura auprès du docteur.

—J'imagine, maître, lui dit-il en secouant la cendre de sa cigarette, que le cas de conscience dont vous nous parliez tout à l'heure s'est sans doute présenté au cours de votre carrière et que vos paroles se rapportaient à des souvenirs.

— Le cas s'est présenté plusieurs fois, répliqua Fontanes. Je songeais surtout à un cas en face duquel je me suis trouvé lorsque j'avais votre âge, cas par lequel j'ai été amené à fermer les yeux sur une fausse déclaration. Eh bien! mon ami, cet acte coupable, ce délit qualifié, ma conscience ne me le reproche pas, j'ai peut-être ainsi assuré le bonheur d'un être humain. Il est possible que je vous raconte un jour cette histoire... Mais aujourd'hui je ne vous retiendrai pas plus longtemps loin de vos camarades. Allez bridger, mon ami, allez... ma femme me fait les gros yeux depuis un moment.

— Je vous obéis, maître, et veux d'autant moins causer un retard du bridge que je devrai, ce soir, me retirer assez tôt pour paraître un moment à une réception.

— Je ne vous savais pas si mondain, Dormeuil.

— Oh! il s'agit de la soirée de fiançailles d'un ami de lycée. J'irai simplement lui serrer la main.

Onze heures sonnaient à Saint-Honoré-d'Eylau quand les jeunes gens se séparèrent sur le trottoir de la place Victor-Hugo. Le docteur Fontanes habitait avenue Bugeaud Dormeuil et son ami, l'externe Dupont qui logeaient tous deux au quartier de l'Odéon, firent quelques pas côte à côte.

— Mon vieux, dit Dormeuil après avoir hélé un taxi sur l'avenue Malakoff, je te dépose chez toi si tu veux. Il faut que je rentre enfiler un habit pour aller à l'ambassade d'Illyrie.

— Tu fréquentes dans les ambassades, à présent?

— Rue de Condé, 75. Pas de détours, chauffeur. Je suis pressé et je vous garderai. — Je vais à la soirée de fiançailles du prince Nicolas d'Illyrie et de miss Rosemonde Smithson. Tu as bien entendu parler de ce mariage?

— Assurément. Les journaux en sont remplis. On voit partout les portraits du prince et de la future princesse.

— Oui. Eh bien! ce prince-là qui a toujours habité la France était à Louis-le-Grand avec moi, après quoi, il a vaguement commencé des études de Droit. Du diable si à ce moment Niki pensait le moins du monde que son père régnerait un jour en Illyrie!... C'est arrivé pourtant. Son oncle est mort sans enfant après que l'héritier eût été tué dans un accident de montagne. Bref, voilà mon Niki second fils du roi Jean d'Illyrie!

— Alors, ce n'est pas lui qui lui succédera?

CROIX DE BOIS

Il est des croix de bois si grandes
Par les chemins de mon pays,
D'immenses croix de bois, si grandes,
Avec des bondieux tout petits.

Et les petits bondieux de cuivre,
Par les hivers tout dédorés,
Claquent au vent et semblent vivre
Sur le bois des vers dévoré.

Souvent par une main ils pendent
Au seul clou qu'épargna le temps —
Et les bras de la croix se tendent
Toujours au loin, immensément.

J'admire dans ces croix trop grandes
La naïve main qui les fit :
La croix, la douleur, est si grande
L'homme, le souffrant, si petit !

Paul GERALDY

— Non, il a un frère aîné, le prince Boris. C'est d'ailleurs regrettable pour nous, car Niki est tout à fait Français de coeur, tandis que Boris... Enfin, quand sa famille s'est trouvée au pouvoir, Niki a été obligé de quitter le quartier Latin, et c'est au cours d'un voyage d'étude aux U. S. A. qu'il a rencontré la belle Rosemonde Smithson. Coup de foudre, dit-on. Et ce soir, soirée de fiançailles.

— Elle est, en effet, très belle, d'après les portraits qu'ont publiés les illustrés. De plus, c'est la fille d'un milliardaire.

— Je tiens à serrer, ce soir, la main de mon vieux copain qui ne m'a pas oublié dans les grandeurs et m'a écrit, pour m'inviter, un mot tout à fait gentil.

— Tu as raison. Et puis, ça ne sera pas autrement désagréable de contempler l'Américaine!... Sans compter l'entourage qui doit être d'un chic!

Ils se quittèrent rue de Condé devant la porte de Dormeuil.

II

ETIENNE DORMEUIL, qui faisait sa quatrième année d'internat, était un garçon de vingt-huit ans, d'un caractère sérieux et renfermé. Il passait même pour assez sauvage, du fait qu'il s'était toujours tenu à l'écart des bruyantes manifestations auxquelles se livrent parfois les étudiants. Le plus clair de sa vie se passait à l'hôpital où il lui arrivait souvent de prendre le tour de garde de ses camarades plus mondains ou plus légers que lui. Aussi était-il particulièrement connu et apprécié par le personnel, comme par les opérées de la salle Lisfranc.

Lorsqu'il pénétra dans les salons de l'ambassade, tout étincelants de l'or des uniformes et du ruissellement de somptueux joyaux, son instinct l'incita à rester parmi la foule anonyme, plutôt qu'à s'avancer du côté où il voyait évoluer les personnages importants. Il y fit demeuré si un officier, plus chamarré encore que les autres, ne l'avait abordé:

— M. Etienne Dormeuil? lui demanda-t-il.

L'interne ouvrit des yeux étonnés.

— Vous êtes, monsieur, le trentième invité en habit noir auquel je pose cette question, expliqua l'officier. Son Altesse m'ayant chargé de découvrir son ami et de le lui amener dès son arrivée.

Et, sans trop savoir comment, le jeune homme se trouva dans le cercle restreint qui entourait le prince et sa fiancée. Niki, éblouissant de pierreries dans l'uniforme blanc à bandes pourpres, se tourna d'un geste très peu protocolaire vers le nouveau venu dès que son officier d'ordonnance en eût prononcé le nom.

— Ah! mon cher, bien content de te voir s'écria-t-il lui serrant les deux mains.

— Altesse... murmura Dormeuil, saluant.

Le visage brun du prince exprima la surprise:

— Non, mon vieux, pas de ces façons entre nous... Nous restons camarades. Pour ce soir, il faut que je parade devant tous ces gens. Mais tu vas me promettre que, dès demain, nous passerons un grand moment ensemble en camarades. Tu veux bien?

— Certainement, je serai enchanté. Deux ans que nous ne nous sommes vus...

— Alors, entendu. Je déjeune à l'hôtel des Smithson, ensuite, séance chez le photographe... Disons cinq heures au *Chien Fou*, à Montparnasse. Ça va?

— Ça va.

— Maintenant, je vais te présenter à ma belle-famille. Je reprends mes allures princières.

Etienne s'inclina devant le milliardaire et sa femme. Lui, grand, carré d'épaules, haut en couleurs; elle, fine, mince et languissante, visage fané couronné de cheveux argentés. Le couple, ayant déjà pris une allure souveraine, recevait les hommages avec une affectation de condescendance, dont l'exagération faisait visiblement sourire le futur gendre.

— Rosemonde, dit ensuite Niki pour attirer l'attention de sa fiancée qui regardait d'un autre côté.

Après que son ami l'eût présenté, Etienne, courbé en un profond salut, se redressa et ses yeux rencontrèrent le regard direct des yeux noirs de la jeune fille.

Une délicieuse créature, belle comme une fleur, admirablement souple dans sa robe de lamé d'argent, et dont le front attier portait avec assurance un diadème de brillants dans des cheveux d'or pâle rejetés en arrière. Ce joujou était d'ailleurs le seul, avec le rubis historique de la bague de fiançailles, dont fût parée la future princesse, à l'encontre des femmes qui l'entouraient, toutes couvertes de pierreries. Le cou, très allongé et légèrement infléchi, ne s'ornait d'aucun collier; les bras nus étaient sans bracelets. Elle tenait contre sa poitrine une gerbe de roses blanches parmi lesquelles le rubis de sa main gauche brillait comme une goutte de sang.

Les traits du visage étaient nettement dessinés. Le menton un peu accentué, la bouche aux lèvres fines, disaient la volonté, l'énergie, comme le front élevé et les yeux dont la couleur sombre offrait un contraste singulier avec celle des cheveux et du teint.

Elle accueillit l'ami que lui présentait son fiancé sans se départir de sa grâce, sans qu'un sourire effleurât ses lèvres, marquant seulement d'un mouvement de tête et d'un regard qu'elle avait conscience de sa présence. Mais ce regard était d'une intensité telle qu'Etienne Dormeuil en fut pénétré comme par un trait de flamme.

On percevait les notes atténuées d'une musique lointaine, venue d'un orchestre qui jouait des airs au rythme bizarre, à la fois sauvage et passionné, des airs illyriens dont l'étrange harmonie, jointe au vague parfum d'Orient flottant dans l'air, créait une atmosphère d'irréalité autour de cette mince jeune fille, pareille à une idole.

Depuis plus d'un mois, les journaux et les magazines avaient popularisé la figure charmante de celle que l'on appelait déjà la "Princesse Rosemonde". Et, quand on sut, à Paris, qu'elle avait décidé d'y venir commander son trousseau, cette popularité ne connut plus de bornes dans notre capitale. Tous les ateliers de grande couture étaient en effervescence, espérant sa visite. On avait même publié dans un hebdomadaire élégant le texte photographié de trois lignes écrites de sa main à la direction de la maison *Alice et Jeanne*.

"Madame,

"J'ai beaucoup aimé le petit ensemble que vous avez fait pour moi l'an dernier. Comptez donc que je viendrai voir vos modèles dans les premiers jours de novembre.

"Rosemonde SMITHSON"

Les articles s'étaient succédés, vantant sa beauté, son intelligence, son indépendance d'esprit. On avait raconté de toutes parts le foudroyant roman d'amour dont son mariage princier était le dénouement. Nicolas d'Illyrie, voyageant incognito aux Etats-Unis, l'avait vue dans un bal donné à la *Maison Blanche*. Conquis par son charme, il avait, en quittant la fête, exigé que les diplomates de son pays négociassent immédiatement son union avec la séduisante Américaine. Cette union serait prochainement célébrée au château royal où les souverains illyriens attendaient les fiancés. Et Rosemonde accompagnée de ses parents, escortée du prince Niki, traverserait l'Europe en une sorte d'apothéose, dans l'encens, qu'à plaisir, on brûlait autour d'elle.

Maintenant qu'elle était à Paris, les photographes s'en donnaient à coeur joie. Chaque jour, les journaux la montraient dans ses courses diverses par la ville. On pouvait constater que très moderne, très indépendante, en libre Américaine, elle aimait aller et venir seule, circulant en simple toilette de footing, et peut-être, de passer inaperçue. Illusion que devait dissiper, sans doute, le premier regard jeté par elle sur les journaux chaque matin.

Déjà, il était question des merveilles choisies et exécutées pour elle. Et combien, parmi les petites fées que sont les couettes parisiennes, rêvaient à la belle princesse que leurs mains habiles contribueraient à rendre plus belle encore!...

Etienne Dormeuil n'avait pas même entendu le son de sa voix. Il quitta cependant l'ambassade littéralement ébloui. Et quand, le lendemain, au *Chien Fou*, Niki lui demanda en riant:

— Alors, vieux, comment trouves-tu ma future?

La formule le choqua infiniment par sa trivialité. Il affirma:

— Elle est merveilleuse!... Tu es un mortel bigrement heureux!

Niki n'ajouta rien sur le moment et commanda un sandwich au caviar.

— Avec du ginger-beer, garçon, et apportez ensuite des pâtisseries, je meurs de faim...

Il compléta pour Dormeuil, lorsque le garçon se fut éloigné:

— C'est toujours comme ça quand je déjeune chez les Smithson. Ces gens-là ont tellement le souci de "faire distingué" que l'on n'a rien de solide à manger chez eux. Ils sont persuadés que l'appétit est chose vulgaire.

Le plateau des pâtisseries apporté, Niki tourna vers son compagnon son visage gamin sur lequel passait une ombre.

— Un heureux mortel! répéta-t-il. C'est selon...

— Comment! mon vieux, répliqua Dormeuil, tu n'es pas content?

— Oh! évidemment, je ne peux pas me plaindre. Les choses se sont assez bien arrangées pour moi. C'est avec ma fiancée que ça ne va pas comme je voudrais.

— Ta fiancée!... Que me dis-tu là?

— J'avais toujours rêvé des choses... Et ça n'est pas du tout ça.

— Comprends pas. Tu fais un mariage d'amour, le monde entier en est informé.

— Entendu. Le coup de foudre. Seulement quand j'ai eu le coup de foudre, j'avais vu Rosemonde, mais je ne la connaissais pas.

— Et alors?

— Alors, maintenant que je la connais, je ne sais pas du tout si nous serons heureux ensemble.

— Enfin, tu ne l'aimes donc pas?

— Mais si, cria presque Niki, je l'aime, je l'ai aimée tout de suite. Est-ce là, cependant, la femme qu'il me fallait?

— Oh! voyons, ne sera-t-elle pas une admirable princesse.

— Justement, tu l'as dit: une ad-mi-rable princesse. Et moi, tu me connais, Dormeuil; on m'a bombardé prince, mais je suis un brave homme qui préférerait la tendresse à toutes les grandeurs de l'univers.

— Il me semble que l'un n'empêche pas l'autre.

— On dirait que si. Et cette femme dont je suis follement épris, que j'admire profondément, que je ne voudrais pas différente d'elle-même, d'ailleurs, je trouve la princesse, je ne trouve pas la fiancée.

— Timidité de jeune fille, sans doute!

— Timidité, Rosemonde?... Allons donc! C'est moi qui suis intimidé devant elle. Je la sens tellement trop grande dame!

Etienne Dormeuil regarda son compagnon d'un air de réprobation.

— Niki, déclara-t-il, permets-moi de te dire, tout prince que tu sois, que tu n'es qu'un idiot. Tu ne sais pas ce que tu veux et tu te plains que la mariée est trop belle.

— Enfin, j'en ai connu des fiancés, moi. Ils ne pensaient qu'à eux... Tandis que nous deux, nous paradons et sommes tout le temps en représentation.

— Les inconvénients du métier, mon cher.

— Vilain métier!

— Et puis, tu l'as dit toi-même, vous ne vous connaissiez pour ainsi dire pas lorsque vous vous êtes fiancés. Comment veux-tu qu'une jeune fille du niveau de miss Smithson se comporte comme si vous étiez des amis d'enfance? Un peu de patience. L'intimité entre vous viendra progressivement.

— Le ciel t'entende!... A présent, vieux, parlons de toi. Parle-moi de Paris. Te souviens-tu...

La conversation ainsi aiguillée, changea d'orientation. Il n'y eut plus là que deux étudiants rappelant des souvenirs. Ce n'est qu'en quittant le *Chien Fou* que Niki fit encore allusion à ses doléances.

— Ça m'a fait du bien de te parler de mes ennuis. Le comte Chernoff, comme confident, c'est pas fameux. Altesse par-ci, Altesse par-là... C'est tout ce qu'il sait dire. Et, les devoirs de votre haute naissance... Et la grandeur de l'Illyrie... (tu penses!) Des sermons... Ah! je suis chargé de t'inviter au thé de Rosemonde pour après-midi. Cinq heures et demie, au Palace. Tu viendras?... Je file en vitesse reprendre le harnois. Ce soir, dîner au ministère des Affaires Etrangères. Les parents Smithson sont fous de joie!

Etienne Dormeuil, rentrant rue de Condé, voyait s'ériger dans sa pensée une harmonieuse silhouette d'argent d'où ve-

Vos Lèvres, Séduisantes et Fraîches, SANS BÂTON DE ROUGE

Enfin, un rouge à lèvres à l'épreuve de l'eau

. . . Et Ces Ravissantes Couleurs Ne Déteignent Jamais

Dites "Adieu" à votre bâton de rouge et contemplez vos lèvres, plus attrayantes que jamais, grâce à cette riche couleur de votre choix, une couleur plus pure et plus vibrante que toutes celles des bâtons de rouge, parce que sans graisse. Aujourd'hui, en effet, mon Liquid Liptone ne contient ni graisse, ni cire, ni pâte. Liquid Liptone, comme vous aurez vite fait de le constater, conférera à vos lèvres un si beau coloris qu'il en est *presque trop beau!*

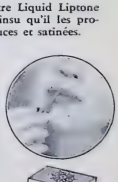
Vos Lèvres Ne Laisseront Nulle Trace, Ni Sur Lui, Ni Sur Rien

Dites-vous bien que votre Liquid Liptone ne marque ni ses lèvres, ni votre serviette ou votre tasse à thé! Il adhère à *vos* lèvres et un seul maquillage au Liquid Liptone suffit ordinairement pour toute la journée ou la soirée.

Frais Et Doux, Il Rend Vos Lèvres Lisses Et Veloutées

De fait, vous ne sentez pas du tout la présence de votre Liquid Liptone qui ne laisse aucun goût sur vos lèvres. C'est à votre insu qu'il les protège contre le vent et les gerçures et les garde ainsi douces et satinées.

ATTENDEZ-VOUS À UNE RÉVÉLATION!



Vous serez tout heureuse d'avoir choisi l'une des 12 jolies teintes de Liquid Liptone non graisseux et de consulter ensuite votre miroir. De plus, dès que vous aurez la preuve que votre maquillage ne se déteint sur rien du tout, vous admettrez, j'en suis convaincue, que le Liquid Liptone est la plus importante découverte du genre, dans le domaine des cosmétiques. Vous en *serez* émerveillée! Commandez Liquid Liptone chez votre marchand. S'il en manque, il s'en procurera volontiers pour vous.

* liquid liptone

Sert aussi à empêcher votre bâton de rouge ordinaire de barbouiller. Posez simplement une couche de Liquid Liptone sur vos lèvres maquillées, et vous verrez!

ADVERTISED IN THE AMERICAN MEDICAL ASSOCIATION PUBLICATIONS

Produits de Beauté PRINCESS PAT

* *Annonce approuvée par l'American Medical Association.*

nait le rayonnement d'un regard impérieux. Il murmura inconsciemment:

— Après-demain...

III

Next, tout en s'insérant dans son frac impeccable, se remémorait la conversation qu'il avait eue précédemment avec le comte Chernoff, ambassadeur d'Illyrie.

C'était quelques jours plus tôt, au moment d'annoncer la soirée des fiançailles.

— Ne pourrait-on attendre un peu? avait-il demandé. Nous débarquons à peine et...

— Que Votre Altesse veuille bien m'excuser, avait répliqué le diplomate. Les instructions de votre auguste père à ce sujet sont des plus formelles: abréger les préliminaires et presser les choses autant que possible.

— C'est moi qui me marie, je pense, je suis bien libre...

— Pas tout à fait, Altesse. Il est des devoirs qui vous sont imposés par votre haute naissance et l'intérêt de l'Illyrie.

— Vraiment? Qu'a donc à faire mon mariage avec l'intérêt de l'Illyrie, je vous prie?

— Altesse, les unions princières sont toujours subordonnées à l'intérêt et à la grandeur du pays. Un destin favorable a voulu que cet intérêt coïncidât pour vous avec les tendres sentiments de votre coeur, c'est pourquoi notre souverain n'a point mis obstacle à vos désirs, bien qu'un mariage avec miss Smithson pût, jusqu'à un certain point, être considéré comme une mésalliance... Je supplie Votre Altesse de vouloir bien me pardonner cette appréciation.

— Expliquez-vous clairement. Je ne vois toujours pas l'intérêt dont il s'agit.

— L'Illyrie, monseigneur, s'est lourdement endettée au cours du dernier règne. D'autre part, la crise mondiale... Bref, la nécessité d'un concours financier s'impose. L'alliance de Votre Altesse apporte ce concours en la personne de Mr. Samuel-Jonathan Smithson et remet à flot le trésor public.

— Est-ce donc à dire qu'au bout du compte, j'épouse Rosemonde pour son argent?

— Autrefois, Altesse, les épouses princières appartaient en mariage un accroissement du territoire, il en a différemment aujourd'hui; mais le devoir des princes reste le même.

— De la sorte que si — poussant les suppositions à l'extrême, — je voulais rompre mon mariage, je n'en aurais pas le droit?

— Votre auguste père, vous mettrait dans ce cas en demeure d'agir conformément à ses vues et de ne pas faire obstacle à une affaire si habilement préparée.

— Si habilement préparée? Je commence à comprendre. Ainsi, mon mariage d'amour... le coup de foudre...

— D'accord avec Samuel - Jonathan Smithson, notre souverain, sans pouvoir absolument préjuger des événements, l'avait, oserai-je dire, espéré.

— Quelle indigne comédie!

— Mais non, Altesse. Haute prévoyance assurant la sauvegarde des sentiments familiaux et des intérêts nationaux.

Ce soir, Niki se faisant la grimace dans la glace avant de partir, disant à son image, pourtant de la plus parfaite élégance:

— Ah! ce n'est pas joli un prince!

Le jour où le comte Chernoff donnait ces explications au prince Nicolas, S.-J. Smithson avait dit à sa femme d'un air préoccupé:

— Je suis contrarié des allures de Rosemonde, ma chère Gerty. Ces façons de se promener sans être accompagnée ne conviennent guère à une future princesse royale. Vous devez lui faire des observations.

— Des observations à Rosemonde! s'exclama pleintivement la dolente Mrs. Smithson. Oh! Sam, faites-les-lui vous-même, je vous en prie.

— Soit! déclara avec décision l'Américain.

En rentrant d'un gala à l'Opéra, il aborda la question dans le salon du somptueux appartement que la famille occupait au *Palace*.

La jeune fille écouta, sans l'interrompre, le long discours qui lui fut adressé sur le devoir qu'ont les grands de la terre de conserver leur dignité. Seul, un léger

SAVEZ-VOUS QUE

Frank Sinatra est très habile à réparer les montres? Il s'en est fait un violon d'Ingres, et il n'est rien qu'il aime tant que de réparer la montre d'un compagnon de travail. Sinatra est à ajouter à sa résidence, une nouvelle pièce qui lui servira d'atelier . . . Que Jennifer Jones serait allée en Suisse passer un mois afin de réfléchir et de prendre une grave décision en ce qui concerne son avenir... Jimmy Walker, son ex-mari, est aussi à se recueillir quelque part. Si ce calme ramenait ensemble ce couple heureux, avant leurs succès d'Hollywood, et la trop grande publicité qui s'en suivit, ce ne sont pas leurs enfants qui s'en porteraient plus mal.

froncement de ses fins sourcils décela sa pensée intérieure.

— Songez-y, Rosemonde, dit comme péroraison S.-J. Smithson, vous allez prochainement prendre place dans le Gotha et ne devrez plus être confondue avec le reste des mortels.

— Dès à présent, je ne suis guère confondue avec eux, fit-elle amèrement observer, et la liberté d'allures que vous me reprochez, père, me paraît plutôt illusoire. Il semble que les yeux de tous les journalistes de Paris soient fixés sur moi, épiant chacun de mes mouvements, suivant chacun de mes pas. J'en suis même réellement obsédée.

— Que direz-vous donc, ma chère, lorsque, devenue princesse royale, vous ne pourrez plus sortir sans escorte?

— Eh bien! cela sera simplement odieux. Mais c'est une raison de plus pour que je tienne jusque-là à jouir du peu de liberté qui me reste.

— Vous échangerez cette liberté contre une couronne; la compensation, il me semble, est assez belle pour être appréciée.

La main de Rosemonde se crispa sur le bras de son fauteuil. Elle redressa la tête d'un air de défi:

— N'oubliez pas, je vous prie, père, dit-elle, la voix incisive, que cette couronne, ce n'est pas moi qui l'ai recherchée et qu'en l'acceptant je sers surtout vos intérêts.

Le milliardaire sursauta:

— Comment osez-vous... gronda-t-il.

— Rosemonde, mon enfant... murmura Mrs. Smithson avec effroi.

Mais la jeune fille ne fut arrêtée ni par la colère de l'un, ni par le gémissement de l'autre. Elle continua:

— Je ne prétends pas que ce mariage me soit désagréable. Mais, vous y tenez plus que moi et, comme mon consentement est indispensable, il ne faudrait pas, par des tracasseries exagérées, me donner la tentation de refuser ce consentemnet. Voilà tout.

Mrs. Smithson se hâta de prendre la parole pour essayer de pallier les choses:

— *Darling*, vous vous montez inutilement la tête. Vous devez penser seulement à l'amour de votre cher fiancé plutôt que faire ces absurdes menaces dont vous ne pensez pas le premier mot.

Les phrases coulant de ses lèvres comme un ronronnement, produisirent un effet apaisant sur le père et la fille. Le premier sentit qu'il serait dangereux de pousser à bout la future princesse, et celle-ci consentit à obliquer dans la voie qui lui était obligeamment ouverte.

— Certainement, Niki est charmant. Je suis persuadée qu'il aura l'intelligence de ne pas m'imposer plus tard des obligations d'un autre âge. Pour l'instant, afin de ne pas vous contrarier, je veux bien renoncer à mes promenades dans Paris et ne sortirai seule désormais que pour mes essayages de couturiers.

— C'est bien, répliqua S.-J. Smithson avec dignité, je consens à me contenter de cette infime concession à la bienséance.

Rentrée dans sa chambre et sa camériste congédiée, Rosemonde resta un moment songeuse, le front plissé. Puis prenant dans son sac pailleté une mince feuille de papier roulée, elle la déplia et relut les quelques lignes rédigées en langue anglaise qui y avaient été tracées d'une écriture ferme et régulière:

« Je vous écris de nouveau, bien que vous n'ayez pas répondu à mes deux premières lettres. Cette fois, je vous suggérerai simplement de venir essayer votre robe de fiançailles chez *Jeanne et Alice*, samedi vers quatre heures. Tandis que vous serez dans le petit salon d'attente, regardez, je vous prie, vers la porte à tenture blanche qui donne sur le couloir des ateliers. Peut-être ensuite vos intentions seront-elles modifiées. Je l'espère, du moins, et vous salue très respectueusement.

« Marguerite Arnaud. »

— Marguerite Arnaud... répéta pensivement Rosemonde. Qui est-ce? Et que peut signifier cela?... Je ne vois vraiment pas...

. . . . . .

Samedi, jour creux où la clientèle élégante des grandes maisons de couture vient peu.

[*Lire la suite page 27*]

LA MEDAILLE "LAETARE" 1949

IRENE DUNNE À L'HONNEUR

Par LOUISE GILBERT-SAUVAGE

Il se décerne à Hollywood, entre autres récompenses pour les succès que des vedettes de cinéma ont remportés en des rôles bien interprétés, des statuettes, des tableaux d'honneur, des plaques et des couronnes de tous genres.

Lorsque cette reconnaissance du plus haut mérite vient d'une organisation dont la mission principale est de reconnaître, la haute valeur morale qu'un candidat a donnée dans sa carrière en exemple public, voilà qui place au tout premier plan la personnalité qui en est l'objet.

Voilà la distinction qui vient d'échoir à une actrice de Hollywood dont l'intégrité, autant que le talent, ne s'est jamais démentie. Irene Dunne vient de se voir décerner la médaille "Laetare" que l'Université catholique de Notre-Dame, d'Indiana, offre chaque année depuis 1883, à une personne laïque catholique dont la réputation extraordinaire s'est maintenue au-dessus de toute attaque [*Lire la suite page 42*]

UN FILM DE GUITRY

Le destin fabuleux de Desirée Clary

Bernardine-Eugénie-Désirée Clary, née à Marseille en 1777 et morte à Stockholm en 1860, était la fille d'un négociant de Marseille, François Clary. Sa soeur aînée, Julie, ayant épousé Joseph Bonaparte, Napoléon demande la main de la cadette, fut fiancée avec elle, puis l'abandonna l'année suivante pour épouser Joséphine de Beauharnais. Peu de temps après, Désirée épousait le général Bernadotte. Devenue maréchale de France et princesse de Ponte-Corvo, elle resta à Paris pendant les campagnes de son mari et y tint un salon fort connu. Après un séjour d'un an à Stockholm, elle revint s'établir à Paris sous le nom de princesse de Gothland, y reprit ses réceptions et servit d'intermédiaire entre Bernadotte et Napoléon. Lorsque la mort du roi Charles XIII eut donné le trône à Bernadotte, elle dut aller résider dans ses Etats. Couronnée en 1829, Désirée passa le reste de sa vie dans son pays d'adoption, où elle se rendit populaire. Elle perdit son mari en 1841, et assista aux débuts du règne de son fils Oscar.

Telles sont les données précises de l'histoire sur lesquelles a brodé, avec sa fantaisie coutumière et un réel talent, M. Sacha Guitry. Son film, qui se déroule dans les décors du Directoire et de l'Empire, sait allier agréablement la vérité historique aux situations et aux sentiments romanesques. L'intérêt qu'offre le sujet et une distribution d'une qualité exceptionnelle concourent au succès de ce film.

Ci-dessus, à gauche, les deux petites bourgeoises de Marseille: Julie et Désirée, filles du négociant François Clary, qui devaient être reines de Naples et de Suède. — Ci-dessus, à droite, le jeune général Bonaparte, avant de partir pour se mettre à la tête des armées, jure à Désirée Clary un éternel amour. Celle-ci ne devait jamais lui pardonner d'avoir failli à ses engagements.

Quelques-uns des rôles ont exigé la collaboration de deux et même de trois artistes. C'est ainsi que Jean-Louis Barrault incarne le jeune général Bonaparte et Sacha Guitry l'empereur Napoléon. La toute jeune Désirée Clary est personnifiée par Carlettina à laquelle succéderont, avec les années, Geneviève Guitry; puis Gaby Morley; cette dernière en reine de Suède.

Les autres personnages de premier plan sont: Bernadotte (Jacques Varenne), Joséphine de Beauharnais (Lise Delamare), la reine de Naples (Yvette Lebon), Joseph Bonaparte (Aimé Clariond). On rencontre aussi, dans le salon parisien de l'épouse de Bernadotte, des personnalités qui ne jouent qu'un rôle restreint dans le film, mais qui ont occupé une place importante dans l'histoire de leur pays: Fouché et Talleyrand. Notons, en passant, que la personnalité de ce dernier a toujours intéressé Sacha Guitry, puisque l'an passé il a présenté ce diplomate retors et supérieurement intelligent sur une scène parisienne, sous le titre: le *Diable boiteux*.

Ce serait ne pas rendre justice au producteur du *Destin fabuleux de Désirée Clary* que de ne pas mentionner qu'il a fait usage, dans ce film, de techniques ingénieuses et nouvelles.

Ci-dessus, à gauche, Bernadotte et Désirée Clary ont été proclamés roi et reine de Suède en 1829, après la mort de Charles XIII. — Ci-dessus, à droite, Bonaparte rencontre Joséphine de Beauharnais et oublie les promesses faites à Désirée. — En bas, au centre, Napoléon étudie la carte de l'Europe et distribue royaumes et duchés à ses frères et à ses maréchaux.

Ci-dessus, charmante robe d'été dont le thème est inspiré par la marine, et de guerre, encore, bien que, cependant, l'impression soit des plus pacifiques ! La suggestion vous est ici donnée par la charmante PHYLLIS COATES.

Petite robe-tailleur qui vous ira à ravir, Madame, Mademoiselle, si vous suivez cet exemple d'IRENE HERVEY. Rien de compliqué, toute simple et combien charmante pour la belle saison, telle qu'imaginée par Grace Houston.

LE SOURIRE DE L'ETE

Quand la brise

On ne sait trop pourquoi le gros public semble croire que les habitants de la Californie jouissent d'un perpétuel été. Surtout lorsqu'il s'agit des artistes de Hollywood, nous sommes portés à les imaginer se chauffant au soleil ou se plongeant dans l'océan à toutes saisons, comme s'il n'y avait pas là-bas un printemps, plus hâtif que le nôtre bien entendu, au cours duquel la verdure a des nuances tendres et les fleurs entr'ouvrent leurs corolles. Pas de changement de saison qui ne corresponde à un changement de toilette. Voilà pourquoi ces charmantes vedettes ont revêtu de claires robes d'été pour se promener au jardin, telles Virginia Mayo, Ann Sheridan, Irene Hervey, tandis que Alexis Smith a endossé une tenue sportive et que la jolie Janet Leigh, avec sa toilette à jupe ample et bouffante, son chapeau et ses gants de dentelle au crochet, s'apprête à se rendre à une *garden party*. On a vu récemment cette jeune artiste dans *The Romance of Rosy Ridge* et dans *If Winter Comes*.

En haut, extrême gauche, sans aucun doute, vous l'avez reconnue. C'est bien, en effet, VIRGINIA MAYO et son mari, un artiste de l'écran, également, que vous connaissez sous le nom de MICHAEL O'SHEA. "Prenez le temps d'aimer", semble nous dire son sourire ! — Ci-contre, une écolière heureuse de ses examens ? Non pas, mais encore la ravissante JANET LEIGH, vêtue comme les belles du temps jadis.

Puisqu'il est question ici d'élégance alliée à la fraîcheur, voici une création bien appropriée à la saison. Lignes sobres donnant avantage à la taille. Tons frais et attrayants, tel est ce que conçoit la souriante **DOROTHY COMINGORE**.

N'est-ce pas que tant de grâce, tant d'ingénuité pourrait nous faire songer à un conte de fées, "Le petit chaperon rouge", par exemple ? Il s'agit bien, en effet, d'un tissu léger, rayé dans les couleurs, et c'est **JANET LEIGH** qui propose.

est légère

En haut, à droite, tout comme un *leitmotiv* de jeunesse et de bonheur, la photo de **VIRGINIA MAYO** et de son époux nous réapparaît, telle l'annonce définitive de la belle saison. Quelle joie que de pouvoir se balader sans façon, bras dessus, bras dessous comme des amoureux qu'ils sont vraiment ! — Ci-contre, l'air songeur, probablement parce que les beaux moments sont courts, **ANN SHERIDAN** qui n'en est cependant pas moins fière de son chic ensemble.

"M. VINCENT" NOUS PARLE

Pourquoi Pierre Fresnay est si célèbre

Par JEAN PALAISEUL

(Exclusivité au "FILM")

DANS le monde où l'on médit, on déclare:

— Certes, Pierre Fresnay est indiscutablement le meilleur acteur français de notre temps — et peut-être le meilleur du monde. Mais...

Et sur ce "mais" s'articule la litanie des reproches. Il est distant. Il affiche en toutes circonstances un détachement d'aristocrate vaniteux. Il dédaigne les réunions mondaines et la publicité. Il se refuse aux confidences et est rebelle à l'interview. En un mot, c'est un snob!

On ne peut se tromper davantage. Pierre Fresnay est la simplicité même, mais il est timide.

Le hasard, en effet, avait voulu que je fusse près de lui le jour où il avait avoué aux organisateurs d'une manifestation publique à laquelle exceptionnellement il s'était rendu: "Ne croyez pas que je sois de ces gens qui aiment à se faire prier pour accepter une invitation. La vérité, c'est que j'ai peur de la foule. Je suis un timide, voilà!"

En le suivant dans le dédale des couloirs du théâtre de la Michodière, je me répète cette confession surprise il y a quelques mois et elle m'aide à comprendre l'accueil qu'il vient de me réserver.

Dès mon arrivée, il m'avait dit d'un ton sec:

Monsieur, c'est hier que nous avions rendez-vous; je vous ai attendu. Aujourd'hui, je regrette, mais mon temps est pris. Au revoir, Monsieur...

Haut de page et ci-contre, trois expressions de PIERRE FRESNAY, expressions prises sur le vif et partant, "natures". Chose étonnante, l'interprète idéal de MARIUS n'est pas originaire du Midi, mais d'Alsace, comme peut le rappeler son vrai nom qui est Pierre Laudenbach. Chose non moins étonnante, le transcendant interprète de "M. Vincent" est d'origine protestante.

D'une voix que j'essayai de faire aussi tranchante que la sienne, je lui expliquai que notre rendez-vous était prévu pour aujourd'hui ainsi qu'en faisait foi une carte de visite que je tirai de mon portefeuille.

— Je suis confondu et confus, murmura Pierre Fresnay. Je me suis trompé. Acceptez d'abord mes excuses... Vraiment, je suis désolé... Mais je vais vous voir... Si, si... j'ai commis une faute, je tiens à la réparer.

Je compris, lorsqu'il me présenta à celui qui l'attendait dans sa loge, qu'il devait dîner avec lui et je proposai de remettre mon interview.

— Vous me fâcheriez, fit-il. Allons dans mon bureau. Mon ami ne sera pas de trop. Il a suivi toute ma carrière et pourra — si cela vous intéresse — vous donner des précisions biographiques que j'ai oubliées...

Le "biographe" dans un fauteuil, moi dans un autre, Pierre Fresnay s'assied sur un divan. Le secrétaire qui, dit-il, l'aide à "essayer de tenir son courrier à jour" lui apporte des lettres à signer. Il se lève, cherche ses lunettes:

— J'ai dû les oublier dans ma loge. Comment, je les avais sur

[*Lire la suite page 40*]

Parce qu'il est timide, PIERRE FRESNAY craint d'instinct l'élément "battage" que comporte en effet toute publicité outrancière, d'où certains peuvent conclure que c'est un snob, ce qui est la fausseté même. Bien au contraire, cet artiste consciencieux est le tout premier à faire sa propre critique quand il se revoit dans ses films.

SILHOUETTES D'ÉTÉ '49

No 2869 – Robe pour adolescentes ou jeunes filles. Grandeurs 11 à 18. Métrage requis pour taille 13: 5⅛ v. en 35", 4⅝ v. en 39", 3⅝ v. en 54" Prix 25¢

No 2868 – Robe pour adolescentes ou jeunes filles. Grandeurs 11 à 18. Métrage requis pour taille 15: 4⅜ v. en 35", 3⅞ v. en 39", 3¾ v. en 41". Prix 25¢

No 2888 – Robe pour adolescentes ou jeunes filles. Grandeurs 11 à 18. Métrage requis pour taille 14: 4⅜ v. en 35", 4¼ v. en 39", 3⅞ v. en 41". Prix 25¢

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante: Patrons du "Film", Dominion Patterns, Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U. S. A.

PRINCESSE ROSEMONDE

[*Suite de la page 18*]

Quatre heures du soir, chez *Jeanne et Alice*. Le groom, après avoir ouvert la porte de l'ascenseur, se précipite et donne en hâte un avertissement qui se répand comme une traînée de poudre. Le nom de l'arrivante inattendue circule par toute la maison. La princesse Rosemonde... la princesse Rosemonde...

Il en résulte un froufrou affolé, des pas hâtifs, une sorte de fuite dans un bruissement de voix étouffées. Des portes claquent. Par l'une d'elles, entr'ouverte, on aperçoit un envol de rubans et de dentelles.

— Qu'y a-t-il ? demande l'Américaine étonnée.

Encore tout essoufflée, les joues vermeilles, les yeux brillants, la très jeune fille qui l'introduit explique :

— Veuillez nous excuser, madame, c'est aujourd'hui la Sainte-Catherine... On mettait les bonnets à celles qui ont vingt-cinq ans dans l'année... Mais Mme Alice sera, dans un instant, à vos ordres.

La Sainte-Catherine !... Rosemonde sourit. Elle aussi aura vingt-cinq ans dans l'année. Elle n'avait pas prêté attention à la date, n'étant venue aujourd'hui que poussée par la curiosité, à cause de la suggestion de Marguerite Arnaud.

Maintenant, elle est dans le petit salon d'attente, les yeux fixés sur la porte indiquée, se reprochant presque sa crédulité. A quel jeu de cousette trop familière s'est-elle prêtée ?

La tenture blanche s'écarte. Une grande jeune fille est là, qui porte le bonnet de dentelle à larges ailes en auréole des catherinettes sur des cheveux blonds dont les boucles tombent jusqu'à ses sourcils, jetant leur ombre sur les yeux.

— C'est moi qui vous ai écrit, dit-elle à demi-voix.

Au son de cette voix, Rosemonde tressaille, elle ressent un malaise inexplicable. Il y a dans l'air quelque chose d'étrange, qu'elle ne peut définir. Son regard se fait hautain. Peut-être va-t-elle demander à cette inconnue d'où lui est venue pareille hardiesse... Mais l'inconnue lève une main jusqu'à son front et rejette en arrière la masse de ses cheveux.

— C'est moi qui vous ai écrit, dit-elle encore. Je rentre chez moi à six heures... Vous viendrez, n'est-ce pas ?

C'est une affirmation plutôt qu'une demande.

Les yeux de Rosemonde se sont élargis. Elle n'a rien dit. Elle n'a pas protesté. La scène n'a duré qu'un instant : déjà, la tenture blanche retombée, la vision a disparu. Elle se demande si elle n'a pas rêvé.

Derrière elle, une porte s'ouvre. Mme Alice est là, multipliant les courbettes. L'essayage est prêt.

— Non, réplique la jeune fille qui a retrouvé toute son assurance, je n'essaierai pas aujourd'hui. Je suis venue seulement vous dire qu'il me faudra na robe de velours bleu pour le dîner des Affaires Etrangères.

IV

Rue du Petit-Musc, tout près de la place de la Bastille et de la rue Saint-Antoine, une maison d'aspect modeste et décent où seule une plaque de marbre indique que l'on y loue des appartements et des chambres meublés.

C'est un de ces anciens immeubles, aujourd'hui déchus de leur splendeur passée, dont la hauteur exagérée du premier étage a dévoré l'espace réservé aux suivants. La façade récemment récrépie fait une tache blanche dans la rue sombre. La porte s'ouvre sur une antichambre dallée qui ressemble à un échiquier et qu'une ampoule électrique unique éclaire chichement.

Rosemonde, avait quitté son taxi dans le brouhaha de la rue Saint-Antoine. Très simplement vêtue d'un petit tailleur marron et d'une toque d'astrakan brun semblable à celui du col dans lequel s'enfonçait le bas de son visage, elle passa inaperçue devant la porte du bureau.

Elle monta jusqu'au troisième palier, et là, se rapportant aux instructions de la première lettre de Marguerite Arnaud relue en cours de route, elle frappa à la deuxième porte à gauche qui s'ouvrit aussitôt.

La pièce, basse de plafond, dans laquelle elle pénétra, simple chambre meublée à mobilier banal acec hétéroclite, était visiblement occupée par une ouvrière faisant là de la couture. Aucun désordre, pourtant ; seulement l'étalage du travail en cours d'exécution.

Dans cet intérieur quelconque, quelques détails indiquant un certain souci d'élégance, un soin de la personnalité : des livres, sur une étagère, une grande photographie encadrée posée sur la commode à côté d'un cornet de cristal dans lequel s'ouvraient des roses-thé, un châle espagnol jeté sur le lit-divan.

D'un seul coup d'oeil Rosemonde avait embrassé cet ensemble, mais ce qu'elle contemplait avec une intensité fiévreuse, c'était la jeune fille qui, après l'avoir introduite, venait de refermer la porte et qui, maintenant, sous la lumière crue du plafonnier, la regardait aussi. La jeune fille aperçue deux heures auparavant dans l'embrasure d'une porte chez *Alice et Jeanne*, mais qui, débarrassée du bonnet de Sainte-Catherine, les cheveux strictement plaqués au front et aux tempes comme elle les portait elle-même, habillée d'un tailleur marron presque semblable au sien, semblait une vivante réplique de sa visiteuse. Machinalement, la future princesse enleva sa toque de fourrure et le reflet que renvoya alors la glace surmontant la cheminée fut celui de deux créatures identiquement pareilles.

— Comment est-ce possible ? balbutia Rosemonde.

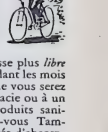
Elle vit dans la glace un sourire ambigu exactement semblable au sien.

— C'est, dit auprès d'elle une voix qu'elle reconnut pour sa voix, que vous et moi, nous sommes soeurs jumelles.

C'est un fait *TAMPAX N'IRRITE PAS

Les Américaines savent combien nos méthodes modernes et efficaces peuvent rendre la vie plus agréable. Ainsi, c'est par millions qu'elles ont adopté Tampax comme méthode de protection menstruelle. Tampax supprime ceinture, épingles et serviettes externes. Il se porte, intérieurement et c'est une merveille de simplicité parfaitement au diapason de notre époque.

Il est entendu que Tampax *ne peut irriter*. Il ne peut causer d'odeur ni de plissements révélateurs sous vos robes, pantalons ou "shorts". Vous pouvez le porter dans la baignoire, sous la douche et pour nager . . . Tampax est fait de ouate surfine comprimée en de minces applicateurs le rendant facile d'emploi. Il est facile d'en disposer.



L'emploi de Tampax vous laisse plus *libre* — et est *beaucoup plus frais* pendant les mois d'été . . . La prochaine fois que vous serez dans une pharmacie ou à un comptoir de produits sanitaires, procurez-vous Tampax. Trois degrés d'absorption — Régulier, Super, Junior. Une provision d'un mois se dissimule dans votre sac à main. Canadian Tampax Corporation Ltd., Brampton, Ontario.

*Marque déposée

Cette publicité est acceptée par "The Journal of the American Medical Association"

Cette affirmation déchira d'un coup le flegme dont s'enveloppait la fille de Smithson, le milliardaire.

— Vous dites ? cria-t-elle violemment en reculant, le menton haut levé.

— Je dis la simple vérité que je puis vous prouver si vous voulez bien consentir à m'écouter. Ne vous froissez pas, je vous prie, « miss Smithson », je ne veux en rien vous offenser et vous aurez toute liberté d'oublier mes paroles après les avoir entendues. Si j'ai tenu à vous les dire, c'est en mémoire de Madeleine Arnaud, « notre mère ».

La voix était calme, ayant pris maintenant toute l'assurance dont Rosemonde, à l'ordinaire, faisait preuve. Le timbre un peu bas reproduisait avec une exactitude saisissante des inflexions familières à celle-ci. La main de Marguerite Arnaud s'était posée sur le rebord du cadre entourant une photographie de femme :

— Puis-je parler ?

Rosemonde ne répondit que par un signe de tête affirmatif. Sa voix, qu'elle croyait entendre sortant d'une autre bouche, s'étranglait dans sa gorge. Elle prit machinalement le siège qui lui était offert. Elle écouta dans une sorte d'hallucination l'invraisemblable récit :

— Notre mère, nous a mises au monde dans une clinique de la rue de la Faisanderie, où, restée veuve et sans ressources après quelques mois de mariage, elle avait été trop heureuse de trouver une place de lingère. La directrice, touchée par la détresse et le courage de son employée, avait voulu qu'elle fît ses couches dans la mansarde qu'elle occupait chez elle, et fût soignée comme l'étaient ses opulentes pensionnaires. Etant donnée la situation précaire de l'humble lingère, vous pouvez comprendre quelle fut sa consternation lorsque, au lieu de l'enfant attendu, il lui vint deux jumelles. Lourde charge pour une femme seule !

« Or, cette même nuit, une riche étrangère ayant accouché dans la maison d'une petite fille qui ne vécut que quelques heures, la directrice, pour éviter à la mère une dangereuse émotion, eut l'idée de lui présenter l'un des bébés de sa lingère.

« Lorsque la fausse mère connut la vérité, sa constitution ne permettant aucun espoir de nouvelle maternité, elle ne voulut plus être séparée de l'enfant que son coeur avait adopté. Cependant, la chose ne fut pas aussi aisée que l'on eût pu le croire. Madeleine Arnaud, elle aussi, s'était attachée aux deux petites créatures qu'elle avait appelées Rose et Marguerite. Donner l'une d'elles lui devenait un véritable arrachement. Mais lorsque l'on est pauvre, peut-on faire du sentiment ?... La dame offrait une somme importante, l'enfant vivrait dans l'opulence... serait heureuse... Elle céda. Les deux petites, étant absolument semblables, en fut-il autrement pour à tour indistinctement portées à l'Américaine ; c'est donc au hasard que fut prise celle qui devait devenir une riche héritière. Au hasard, comprenez-vous, miss Smithson ? Aucune préférence ne motiva ce choix auquel seul le hasard présida. Ainsi, ce pourrait aussi bien être moi qui, aujourd'hui, occuperais votre place.

Rosemonde fit un brusque mouvement.

— Ne vous y trompez pas, reprit l'ouvrière, si je signale ce fait, ce n'est pas que je veuille le moins du monde intervenir dans votre existence. Il est certain que vous avez eu de la chance, ajouta-t-elle, secouant les épaules, vous avez tout eu et moi, rien. Même l'amour de notre mère, figurez-vous, car de loin, elle vous a toujours préférée à moi. Elle m'aimait bien, et m'a élevée de son mieux, grâce aux cent mille francs des Smithson, mais quand elle parlait de vous, quand elle disait : « Ma petite Rose... » il y avait une lumière dans ses yeux.

« Longtemps, elle a eu de vos nouvelles par Mme Hervé, la directrice de la clinique à qui Mrs. Smithson écrivait deux fois l'an, à Noël et l'été. L'année où vous avez eu la rougeole, justement en décembre, elle n'a pas vécu jusqu'à la lettre suivante. Quand Mme Hervé est morte, vous étiez déjà grande, mère achetait les journaux américains où l'on citait votre nom dans les chroniques mondaines, les comptes rendus de toutes les fêtes, de toutes les réceptions. Il y avait quelquefois votre portrait dans des illustrés. Comme elle était fière ! Elle a tenu à ce que je parle bien l'anglais et nous sommes allées à Londres où elle avait trouvé une place de lingère. J'avais appris la couture, mais elle ne me laissait pas travailler en atelier. A nous deux, nous gagnions largement notre vie et, avec le revenu des cent mille francs, nous étions très à l'aise. J'aimais beaucoup Londres, où nous y sommes restées plusieurs années. Et puis, tout d'un coup quand il y a deux ans, on a annoncé dans le *New-York-Herald* votre voyage en Europe, comme on parlait d'un séjour à Paris et qu'il n'était pas question de l'Angleterre, maman a voulu revenir en France. Là, nous avons guetté combien de fois en nous dissimulant, à la porte de l'hôtel où vous étiez descendue avec vos parents ! A l'entrée et à la sortie des théâtres aussi. Mère vous admirait, elle en avait la fièvre. C'est ainsi que j'ai su quel point nous étions restées pareilles, sauf les cheveux que j'ai plus frisés. Mais avec une mise en plis, comme vous pouvez voir... Après votre départ, la pauvre maman est restée triste, triste. Elle disait parfois : « Je ne reverrai plus ma petite Rose... » Je faisais tout mon possible pour la distraire. L'an dernier elle a pris un mauvais rhume qui est devenu une pneumonie, et elle s'en est allée un soir en prononçant votre nom. Je l'ai pourtant bien soignée.

Il y avait des larmes dans les yeux de Marguerite. On ne voyait pas ceux de Rosemonde dont la tête inclinée était dans l'ombre.

— Alors, quand j'ai appris que vous alliez être princesse et que vous reveniez, j'ai pensé qu'il était impossible que vous ne sachiez pas même le nom de cette mère qui vous a tant aimée. C'est cela seulement que j'ai voulu, parce qu'il me semblé que, si les morts peuvent nous voir, elle serait heureuse que vos yeux, une fois, au moins, se soient posés sur son image.

« J'ai toutes les lettres dont je vous ai parlé. Vous en reconnaîtrez l'écriture. Il y a aussi une déclaration signée par Mme Hervé et le docteur de la clinique. Mme Hervé est morte, mais le médecin est vivant. Voulez-vous vérifier ?

Rosemonde, relevant la tête, repoussa les papiers qui lui étaient présentés.

Dans ses yeux aussi, il y avait des larmes.

— Je ne vous demande pas autre chose. Surtout, je ne voudrais pas que vous supposiez ma démarche intéressée. Grâce au ciel, je suis indépendante, je travaille et n'ai besoin de personne.

— Vous travaillez chez *Alice et Jeanne* ?

— Non, je travaille « pour » la maison *Alice et Jeanne*. Comme mère l'avait toujours voulu, j'ai continué à prendre de l'ouvrage chez moi. C'est pourquoi, aujourd'hui seulement, j'étais sûre de pouvoir entrer dans les salons, étant invitée à cause de la Sainte-Catherine. On a même profité de ma présence pour me donner à finir votre robe de velours bleu qui, paraît-il, est pressée.

— N'a-t-on jamais remarqué la similitude, fait un rapprochement ?

— Oh ! les patronnes ont bien trouvé qu'il y avait une «vague ressemblance». Mais comment voulez-vous que l'on ait fait un rapprochement entre une fille de milliardaire et le petite Guite ?... La petite Guite qui, d'ailleurs, n'a jamais souligné cette ressemblance, je vous prie de le croire, et dont les cheveux fous cachent toujours à demi la figure.

— C'est vrai ! dit rêveusement l'Américaine, il est inouï que le fait de cacher ou de découvrir le front puisse à tel point modifier la physionomie ! Ainsi, ajouta-t-elle, c'est vous qui allez faire ma robe ?

Le visage de la jeune fille s'éclaira d'un sourire :

— Ce ne sera pas la seule à laquelle j'aurai mis la main. Presque toutes sont venues ici ; je les ai essayées et j'en ai même copié deux ou trois pour moi. Oh ! pas celle en lamé argent, bien sûr, elle coûterait trop cher et je n'aurais pas l'occasion de la porter; mais, par exemple, votre petit tailleur marron, vous voyez.

— Il vous va très bien, assura Rosemonde.

— Comme à vous, naturellement. Alors, dites, vous ne m'en voulez pas de mon insistance ?

— Vous en vouloir? Oh! non, je me sens, je l'avoue, un peu absourdie par ce que vous m'avez appris. Tout tourbillonne en ce moment dans ma tête... J'ai besoin de reprendre pied, de me ressaisir pour comprendre tout à fait, pour réaliser complètement...

Elle regardait vaguement devant elle en parlant, ses yeux allant de la jeune fille à la photographie qui souriait dans son cadre.

— Vous voulez bien que nous nous revoyions?

— Bien entendu. Par exemple, je ne sais pas encore comment, car j'ai promis de ne plus sortir seule, mais il faudra bien que ça s'arrange...

Elle réfléchit un instant:

— Tenez, venez donc m'essayer ma robe bleue au *Palace* lundi, vous direz que vous venez de chez *Alice et Jeanne*.

— Moi au *Palace*! Oh vous n'y pensez pas!

— Vous remettrez vos cheveux sur vos yeux et un costume qui ne ressemble pas aux miens. Dans cette tenue et portant un grand carton d'un air timide, je parie que je pourrais presque m'en aller moi-même à votre place sans que personne s'en aperçoive.

L'ouvrière se mit à rire:

— Ce serait trop fort!

Rosemonde s'était levée.

— Qui sait? fit-elle, en remettant sa toque d'astrakan. Au revoir, Guite, ajouta-t-elle, je compte sur vous lundi vers

V

MLLE GUITE, de la maison *Alice et Jeanne*, demande si mademoiselle peut la recevoir pour ses essayages.

— Faites monter dans ma chambre, je la rejoins tout de suite.

Ayant raccroché l'appareil, Rosemonde jeta sa cigarette et revint vers le jeune homme assis auprès du samovar.

— Il faut que je vous renvoie, lui dit-elle gentiment. Affaire grave: l'ouvrière d'*Alice et Jeanne* est là avec mes robes à essayer.

— Allons, bon! s'exclama Niki. Pour une fois que nous étions bien tranquilles en tête après le départ de vos invités...

— Mais je vous ferai remarquer qu'il est sept heures.

— J'ai si rarement l'occasion de vous parler dans l'intimité...

— Vous exagérez, mon ami.

— Pas du tout. Je vous sens toujours accaparée par mille choses et, ce soir, seulement, je commençais à avoir l'impression que vous m'écoutiez, que nous nous comprenions. Enfin, puisqu'il le faut, je m'en vais. Heureusement, que j'ai dit à Dormeuil de m'attendre dans le hall.

Ils étaient tous deux près de la porte du boudoir de Rosemonde. Au moment de l'ouvrir, Niki se pencha vers la jeune fille:

— Au revoir, *darling*, murmura-t-il en l'attirant vers lui.

Elle se roidit un instant... un instant seulement.

— Ma chérie, balbutia Niki.

L'Américaine avait un peu pâli. Elle ouvrit la porte, disant très vite:

— Au revoir, au revoir... Partez!

Et Niki, tout étourdi, se trouva de l'autre côté sur le palier de l'ascenseur.

Dans le boudoir, la jeune fille était restée immobile, le dos appuyé au mur. Elle passa à plusieurs reprises une main sur son front.

— Puis-je entrer? demanda l'envoyée d'*Alice et Jeanne* entr'ouvrant la porte de la pièce voisine.

— Certainement, répondit-elle, comme au sortir d'un rêve.

Il y avait près d'un mois qu'au lendemain de la soirée de fiançailles à l'ambassade, Etienne Dormeuil, ayant été invité par le prince Nicolas, avait commencé à venir au *Palace*, les jours où Rosemonde y recevait quelques personnes à l'heure du thé.

C'est le coeur battant d'un émoi dont il ne pouvait se défendre que l'interne était venu à ces réunions et s'était retrouvé en présence de la belle Américaine. Bien que sa timidité le portât à se tenir à l'écart, l'intimité de ces réunions l'avait forcément rapproché de la gracieuse hôtesse dans ce cercle restreint.

Etienne n'avait plus tout à fait retrouvé en elle l'idole du premier soir. Il n'avait pas non plus retrouvé constamment «le regard», ce regard direct dont le souvenir était resté en lui comme une flèche de feu. Les yeux sombres et striés d'or s'étaient faits accueillants, sans d'ailleurs sembler le reconnaître; la bouche avait eu des sourires; Rosemonde, en simple mortelle, lui avait parlé; bref, la déesse étant descendue de son piédestal, ils avaient à peu près fait connaissance.

Peu à peu, Dormeuil, se trouva plus à l'aise dans l'ambiance de «la princesse», bien que certains jours il arrivât à celle-ci de reprendre ses allures hautaines et distantes. Et peut-être, après tout, était-ce précisément ces jours-là qu'Etienne ressentait de nouveau son impression première, la griserie qui l'avait bouleversé en face du «regard».

— Et après? se disait-il à lui-même, lorsqu'il essayait de réfléchir. Quelle folie me monte par moments au cerveau? Il faudrait pourtant réagir...

Mais, comme l'impression était intermittente, cette intention manquait de force et de persistance. Il renonça à lutter.

— Et puis quoi? Il n'y en a pas pour longtemps. Bientôt elle partira en Illyrie, elle épousera Niki, sera princesse royale. Alors... voilà tout, pour moi, tout sera dit.

Voilà tout... C'était la conclusion habituelle de ses réflexions.

Tout n'était-il pas dit dès maintenant d'ailleurs? Observateur attentif, ne voyait-il pas se lever dans les yeux qu'il guettait inlassablement, l'aurore d'une tendresse bien proche de l'amour quand ces yeux se posaient sur Niki?... Il y songeait, non sans quelque amertume, ce soir où, après avoir quitté le boudoir de Rosemonde, il attendait son ami dans le hall de l'hôtel.

— Heureux Niki! soupirait-il.

— Allô! dit derrière lui une voix joyeuse. Pas trop fait attendre, hein? Rosemonde m'a renvoyé pour recevoir sa couturière. Faisons quelques pas ensemble, veux-tu?

Ils descendirent ensemble les Champs-Elysées jusque vers le Rond-Point. Niki humait l'air brumeux avec délice et chantonnait.

— Tu es bien gai, observa Dormeuil.

— Erreur, mon vieux, je suis abominablement triste, seulement, j'essaie de m'étourdir. Triste à l'idée de quitter tout ça... (Il faisait de la main un geste circulaire.) Les Champs-Elysées, l'Arc-de-Triomphe, les bassins de Lalique, l'Obélisque et tout le reste. Tiens, même les réclames lumineuses bariolées. Dire qu'il y a des gens grincheux pour en dire du mal. Moi, elles m'enchantent comme mes premiers jouets mécaniques quand j'étais enfant. Tout ça, tout ça... Paris, enfin. Heureusement, que j'emporte Rosemonde.

— Pour bientôt le départ? demanda Dormeuil qui ressentit un pincement au coeur.

— Dame! ça approche. Là-bas on prépare des tas de choses pour mon mariage qui doit, paraît-il, être un événement national. Ce sera quelque chose qui rappellera la procession des Saintes-Huiles et la cavalcade en mémoire de Constantin 1er. Pas très amusant pour nous, mais tout de même, les deux principaux figurants ne peuvent pas arriver à la dernière minute, sous peine d'être impolis.

— Oh! miss Smithson ne sera certainement pas impolie!

— Merci pour moi, mon cher. Enfin, en dehors de toute idée de protocole, j'éprouve une certaine impatience, et il y a des moments où j'ai l'impression que Rosemonde pense comme moi. Oui, mon ami, ma fiancée s'humanise. Vois-tu, ce vernis

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS: Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont: Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6880, rue Bordeaux
Case Postale, 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure. (Pour le Canada seulement.)

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Province .....

glacé qui semblait la recouvrir et m'a tant effrayé, commence à craquer, et il me tarde qu'elle soit enfin «ma femme».

•

Dans la chambre de Rosemonde Smithson, Guite boutonnait jusqu'au cou son imperméable et enfonçait sur sa tête un feutre à bords rabattus, tandis que la future princesse, un peigne d'écaille à la main, rejetait ses cheveux en arrière et les lissait soigneusement.

— Donc, tout s'est bien passé, dit-elle. Aujourd'hui, comme les autres fois, personne n'a rien remarqué.

— C'est égal, repartit Guite, nous jouons là un jeu dangereux et qui pourrait bien entraîner...

— Entraîner quoi?

La jeune fille se trouvait devant une grande photographie du prince Nicolas auprès de laquelle étaient posées les roses blanches qu'il avait apportées ce jour-là à sa fiancée. Elle la considéra un moment sans répondre puis, très vite:

— Je ne sais pas, moi, des ennuis. Il m'a semblé quand je suis arrivée qu'un domestique me regardait drôlement dans le couloir. Et si votre femme de chambre revenait trop vite...

Rosemonde haussa les épaules:

— Allons donc, les couloirs ne sont pas tellement clairs et avec ce chapeau... Quant à Ketty, elle est bien trop contente que je lui donne congé jusqu'au soir. Et puis, je ne déteste pas le risque. Allons, bon...

La grêle sonnerie du téléphone se faisait entendre:

— Vouiez-vous répondre, Guite, votre voix est pareille à la mienne, et je n'ai pas fini avec mes cheveux.

— Ce sont vos parents, souffla la jeune fille après avoir écouté.

— Oh! oh! fit Rosemonde lorsque Guite eut raccroché. Oui, mère... Bien, mère. On a dû me trouver bien soumise aujourd'hui!

— Ecoutez, Rosemonde, je trouve que ce n'est pas très bien de vous moquer comme cela de M. et Mme Smithson.

Rosemonde pivota sur ses talons:

— Ma petite Guite, vous êtes impayable avec vos scrupules. Est-ce donc à vous qui avez connu et aimé votre vraie mère de me reprocher mon indifférence envers des parents qui je sais aujourd'hui n'être pas les miens?

— Depuis que j'ai eu l'occasion de les approcher, j'ai compris combien ils vous aimaient, eux. Maman, elle-même, ne leur en a jamais voulu et je suis sûre qu'elle parlerait comme moi. Il vous ont faite riche et heureuse. Aujourd'hui, par votre mariage, ils vous assurent un bonheur que vous leur devrez.

— Heu!... Mon mariage permettra surtout à la maison Smithson et Co. de souffler le bénéfice de l'emprunt illyrien à la banque Morgan, ce qui sera une magnifique affaire. Que me disait-on au téléphone?

— Mme Smithson vous recommande de descendre exactement à huit heures et, le prince devant venir, elle vous conseille de mettre la robe de style qui lui a tellement plu avant-hier.

— Ah! celle en taffetas rose. Tiens, elle lui a plu...

Sous les bords du chapeau, le visage de Guite s'était empourpré:

— Oui, je le crois, balbutia-t-elle.

Rosemonde polissait ses ongles:

— Vous savez, ma chère, il faudra que vous consentiez au moins une fois encore à mettre vos scrupules dans votre poche. C'est dans huit jours, vous me l'avez dit, qu'aura lieu le bal des Midinettes, — pas du tout la place d'une princesse royale. — et j'aimerais beaucoup y assister. Alors, je compte sur vous.

— Oh! Rosemonde...

— Ce sera la dernière fois, la date du départ pour l'Illyrie étant à peu près fixée au lendemain.

— Ah!

Le visage de Guite, un instant auparavant rougissant, se décolora brusquement. Il y eut dans ses yeux quelque chose qui ressemblait à de l'angoisse. Sans remarquer ce changement, Rosemonde continua d'un ton léger:

— Oui, départ, discours, arrivée en musique, mariage en grande cérémonie. Quelle corvée!

— Mariage avec un homme qui vous aime, Rosemonde, murmura douloureusement l'ouvrière. Qu'importe tout le reste? Il me semble qu'être aimée est la chose la plus désirable au monde.

— Etre aimée? Non, ce qui doit être merveilleux, c'est d'aimer soi-même.

— Merveilleux, oui, ou cruellement douloureux, murmura la voix étouffée de Guite.

Côte à côte, elles étaient debout devant la grande photo du prince Nicolas. Un silence suivit. On entendit marcher dans la pièce voisine.

— C'est Ketty qui est dans mon cabinet de toilette, dit à demi-voix l'Américaine.

Et, comme la porte s'ouvrait devant la soubrette:

— La robe de taffetas rose et les souliers d'argent, ordonna-t-elle d'un ton bref. Au revoir, mademoiselle Guite, revenez après-demain, n'est-ce pas, la rectification faite. Je mettrai la tunique de dentelle pour la réception de la présidence.

Guite allait sortir.

— Tenez, emportez donc ces roses, je vous les donne. Huit heures moins un quart... Dépêchez-vous, Ketty.

VI

Le prince Nicolas d'Illyrie et sa gracieuse fiancée, miss Rosemonde Smithson, qui viennent de faire à Paris un assez long séjour, partiront ce soir à destination d'Illyrie, ainsi que Mr. S. J. Smithson et Mrs. Smithson.

«Paris tout entier salue les sympathiques fiancés et leur adresse ses meilleurs voeux de bonheur.

«Les journaux.»

Toute la journée, va-et-vient continu à l'ambassade. Des notabilités s'inscrivent, on dépose des cartes. Le prince a dû recevoir un officier d'ordonnance du Président de la République, un attaché des Affaires Etrangères, etc...

L'heure avance. Déjà les bagages ont été emportés et Niki peut enfin monter dans l'auto qui le conduit rapidement au *Palace*.

Ici aussi on sent la fiévreuse atmosphère des déplacements de haute importance. La liste des signatures s'allonge sur un registre, des cartes de visite s'amoncellent dans des coupes de bronze. On a apporté un grand nombre de gerbes de fleurs. Le personnel s'agite. On monte, on descend... Des reporters, crayon en main, attendant dans le hall, tâchent de se donner l'air d'être là par hasard, mais, dès l'apparition de Niki, lui fusque attention vers lui de tout le groupe. Son nom et son titre circulent de bouche en bouche, les crayons et les carnets entrent en jeu...

Il est même signalé au bureau de l'hôtel. Avant qu'il ait seulement atteint l'ascenseur, son arrivée est annoncée à l'appartement Smithson.

— Le prince! souffle la téléphoniste.

— Le prince! répète le valet du premier étage.

— Le prince! continue celui de la «suite».

— Le prince! dit à son tour la femme de chambre.

Sur le palier, il heurte Ketty qui descend en coup de vent.

— Mademoiselle est-elle prête? lui demanda-t-il.

— Mademoiselle a la migraine... réplique la soubrette en courant.

Déjà elle est dans l'escalier. Niki reste pantois:

— Quoi! la migraine?... Rosemonde?... Par exemple!

Cette migraine, il faut le dire, avait toute la journée eu dans l'hôtel une importance capitale. Dès le matin, Rosemonde s'était cantonnée dans sa chambre, le camériste achevait dans le boudoir les derniers emballages.

— Mademoiselle ne s'est pas couchée, cette nuit, assura Ketty à Mrs. Smithson. Le lit n'était même pas défait et je l'ai trouvée toute habillée sur sa chaise longue.

— La veille d'un départ, quelle folie! Dans le demi-jour de la chambre aux rideaux laissés, Rosemonde déclara avec nervosité:

— Que l'on me laisse tranquille, c'est tout ce que je demande. J'ai besoin de calme... Ne vous inquiétez pas, mère, d'ici à ce soir, ce sera passé.

— Mais le prince...

— Il ne vient que ce soir... S'il téléphone, je lui répondrai, c'est entendu.

— Vous pourriez faire un effort, mon enfant, prendre sur vous. Il me semble...

— Oh! je vous en prie, n'insistez pas.

Avec un geste d'impuissance, Mrs. Smithson prit le parti de se retirer. Elle essaya de calmer son mari qui bouillonnait:

— C'est inouï... Quand l'Europe entière a les yeux sur nous!

— Raison de plus pour ne pas attirer malencontreusement l'attention. Patientez, mon ami, c'est l'affaire de quelques heures.

Le déjeuner fut morne.

Pendant l'après-midi, Rosemonde avait continué à réclamer la solitude tandis que Ketty s'activait à ses préparatifs.

Pourtant, lorsque, entre deux visites officielles, son fiancé avait trouvé un instant pour lui téléphoner, elle ne lui avait pas parlé de son indisposition. Brève conversation, simplement deux phrases échangées:

— Pas une minute à moi, *darling*... A ce soir. Je vous aime, Rosie...

Et, à l'autre bout du fil, une voix étouffée:

— Je vous aime, Niki...

Ayant raccroché, elle avait alors appelé Ketty :

— Eh bien ! personne n'est venu ?

— Non, mademoiselle. J'ai prévenu au bureau ; on fera monter de suite. Si mademoiselle voulait, je pourrais téléphoner chez *Alice et Jeanne*.

— Non, non, inutile! L'ouvrière doit venir directement de chez elle. Dès qu'elle sera là, faites-la entrer. Personne d'autre, n'est-ce pas ?

Autour de la chambre, silencieuse derrière sa porte close, l'hôtel bourdonnait. Les malles avaient été descendues et Ketty emplissait hâtivement la dernière valise. Dans le salon, J.-S. Smithson en costume de voyage trépignait d'impatience après avoir, pour passer le temps, accordé au reporter du *Figaro* l'interview qu'il venait de refuser à celui du *Times*.

— Allez voir, je vous prie, Gerty. Cette enfant est d'une inconvenance... Le prince ne va pas tarder à arriver. Il faut absolument qu'elle soit prête.

— Madame, dit à ce moment Ketty ouvrant la porte, mademoiselle fait demander si, en raison de son état de santé, le départ ne pourrait pas être remis à demain.

L'Américain bondit :

— C'est une folie, gronda-t-il étranglé de fureur. Allez, Gerty, allez de suite et dites-lui bien que je... qu'il faut...

— J'y vais, *my dear*, soupira Mrs. Smithson.

Quand Niki entra dans le boudoir, il se trouva en face de sa future belle-mère complètement désemparée.

— Eh bien ! quoi ?... Qu'y a-t-il ?

— Oh ! prince, imaginez qu'elle ne veut pas partir... Pas aujourd'hui, enfin.

— Pas partir ?... Quoi ? quoi ? quoi ?... Mais c'est impossible, voyons.

— Essayez de lui parler ; elle vous écoutera peut-être, vous.

Dans la chambre où il pénétra vivement un manteau et une toque de fourrure étaient préparés sur le lit avec des gants et un sac de peau de renne. Rosemonde, au fond d'une profonde bergère, le visage enfoui dans ses mains, ne fit pas un mouvement. Il se pencha sur elle :

— Migraine tant que ça, pauvre Rosie!... murmura-t-il.

Elle fit seulement un signe affirmatif. Il avait passé un bras autour des épaules de la jeune fille.

— Pas étonnant, *darling*, c'est toujours comme ça les jours de départ. Moi aussi je ne tiens plus debout, voyez-vous. Mais, dans le train, nous pourrons nous reposer.

Elle écarta ses mains, découvrant un visage crispé :

— Je ne peux pas partir, balbutia-t-elle, je ne peux pas !

— Il faut tout de même, chérie. Pensez donc à tout ce qui vous attend à la gare ! L'aide-de-camp d'un ministre, le chef du cabinet d'un autre et l'attaché américain... L'ambassadeur avec un discours préparé depuis une semaine... Trois petites filles illyriennes avec des bouquets de fleurs... Vous ne voudriez tout de même pas que tout ce monde se fût dérangé pour rien. Et je ne parle pas des badauds qui veulent vous admirer.. Songez-y, tous ces gens-là vous attendent, Rosie. Ah! vous avez presque ri. Ça va un peu mieux la migraine, n'est-ce pas ? Venez vite.

— Je ne peux pas.. fit-elle plus faiblement.

— Et puis, ne l'oubliez pas, il y a aussi ce pauvre Niki. Si vous refusiez de partir, il croirait que vous ne l'aimez pas et serait très, très malheureux. Dites, chérie, faut-il croire cela ?

— Oh ! non, il ne faut pas, protesta-t-elle. La pression du bras se fit plus insistante autour des épaules, attirant la jeune fille qui, sans s'en apercevoir, se trouva debout.

— Je pensais bien, affirma le prince avec assurance.

Il étendit la main vers le vêtement de fourrure :

— Allons, allons, si vous m'aimez..

Quand elle eut revêtu le manteau, coiffé la toque, elle ouvrit le petit sac de renne pour en sortir une houppette qu'elle promena sur son visage.

— Parfait, déclara Niki, cherchant lui-même le bâton de rouge au fond du sac pour le lui tendre.

Une minute plus tard, au bras de son fiancé, elle passait dans le boudoir. Un garçon en livrée attendait la valise auprès de laquelle Ketty était agenouillée.

Rosemonde s'arrêta, étirant ses longs gants :

— Guite n'est-elle toujours pas venue ? dit-elle à demi-voix.

La soubrette fit de la tête un geste négatif :

— Je viens encore de descendre...

— Vous attendiez quelqu'un ? interrogea Niki étonné.

— L'ouvrière de chez *Alice et Jeanne*, répliqua précipitamment Rosemonde. Elle devait m'apporter... des écharpes...

— Tant pis pour les écharpes, ma chère. Je pense que vous en avez d'autres. Pressons-nous. nous n'avons que juste le temps.

Derrière eux, la camériste rabattit le couvercle de la valise. Mais, au moment de boucler les courroies, elle le releva vivement :

— Oh ! j'allais oublier cela ! s'exclama-t-elle en prenant une pile de magazines de différents formats. Ce sont les illustrés dans lesquels on parle de mademoiselle, expliqua-t-elle au garçon. J'emporte toute la collection. Là, ça y est maintenant ; vous pouvez prendre la valise.

Et elle suivit le porteur.

VII

On avait entouré de plantes vertes les piliers de la gare proches du quai d'embarquement sur lequel seuls les officiels avaient accès. Devant leur wagon-salon, les fiancés avaient écouté les paroles protocolaires, reçu les fleurs, embrassé les enfants. Maintenant, montés dans le train, ils se tenaient à la portière, saluant la foule plus lointaine qui manifestait sa sympathie par des acclamations enthousiastes.

La jeune fille avait d'abord voulu s'asseoir, mais Niki l'avait bien vite entraînée.

— Ah ! non, ma chère, il faut vous montrer, il faut saluer et sourire. Vous devriez pourtant être déjà habituée. C'est le métier qui veut ça.

Appuyée contre son épaule, elle adressait son sourire aux visages inconnus qui se levaient vers elle. Et ses yeux, largement dilatés, semblaient guetter ces visages avec une expression d'attente et d'angoisse.

— Comme vous êtes nerveuse, Rosie ! murmura Niki, sentant à chaque instant tressaillir contre lui le corps mince de la jeune fille.

Etes-vous déprimée! Nerveuse! Sans énergie! Délaissée!

La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? de vertiges? de migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, de ce sang non purifié qui cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO « A ».

Correspondance strictement confidentielle.

Mme CLAIRE LUCE,
LES PRODUITS SANO ENRG.,
Case Postale 2134, (Place d'Armes), Montréal, P.Q.

(Pour le Canada seulement).

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... **Prov.** .....

— Comme elle est belle ! disait-on de toutes parts.

— Comme elle est pâle ! songeait Etienne Dormeuil qui s'était mêlé à la foule anonyme après avoir serré la main aux fiancés.

Il y eut un éclair de magnésium enregistrant la dernière attitude de la « princesse Rosemonde » au moment où l'Orient-Express s'ébranlait lentement. Le clair visage aux yeux sombres demeura immobile et souriant aussi longtemps que le train fut en vue, puis la nuit piquetée de lumière parut l'absorber.

— Ouf ! fit alors Niki.

Il dut aussitôt resserrer son étreinte parce que Rosemonde venait de glisser doucement entre ses bras, évanouie.

. . . . . .

Sur le quai de la gare, la foule s'écoulait échangeant des réflexions et des appréciations.

Dormeuil, un peu mélancolique, se dirigea vers l'hôpital.

L'atmosphère de la salle de garde, l'accueil bruyant de ses camarades firent forcément diversion à ses pensées.

— On ne vous a pas vu aujourd'hui, lui dit un interne tout en bourrant sa pipe.

— Non, c'est Dupont qui m'a remplacé dans le service. J'avais des amis qui partaient à l'étranger. On fait un bridge ?

— Ça devient possible avec vous comme quatrième. Nous n'étions que trois et les autres sont déjà attelés au poker.

— Pourquoi pas vous ?

— Merci, j'ai trop perdu la semaine dernière et nous sommes à la fin du mois. Les fonds sont bas.

— Alors, bridge. Appelez les autres. Je prends ma pipe. Mais arrêtez le phono, on ne s'entend pas.

La partie était engagée depuis un moment et Dormeuil commençait à jouer un coup sensationnel de trois sans atout contrés, lorsque la porte de la salle de garde s'ouvrit. A travers le nuage épais de fumée de tabac qui enveloppait les joueurs, on entendit une voix qui demandait :

— L'interne de garde pour la salle Lisfranc...

— Bien ma chance ! grommela Etienne. Qu'est-ce qu'il y a, Mariette ?

L'infirmière commençait à distinguer les blouses blanches autour de la table. Elle s'approcha en toussant et clignant des yeux.

— C'est le 28 qui ne va pas, docteur. Elle est très agitée; il faudrait peut-être une piqûre ou en tout cas un calmant.

— Le 28 ? Est-ce qu'on ne l'a pas expédiée hier matin en convalescence au Vésinet ?

— Bien sûr. Mais c'est une autre qu'on a appelée hier au soir. Accident de la rue, blessure à la tête et au bras.

— Oui, mon vieux, expliqua le partenaire de Dormeuil, je vois ce que c'est. Comme vous n'étiez pas là, c'est moi qui ai fait le premier pansement. Il s'agit d'une femme renversée par un autobus, place de la Bastille. Grave. Je ne crois pas qu'elle en réchappe. J'ai fait des points de suture au front et, à tous hasards, piqûre antitétanique. Pas étonné du tout qu'elle ait de la température.

— Puisque vous savez ce dont il s'agit, rendez-moi donc le service d'aller vous en occuper encore une fois pendant que je termine ce sans-atout qui ne va pas tout seul.

— J'y vais et je reviens. Tâchez de vous tirer d'affaire.

Le coup était terminé à la gloire de Dormeuil quand l'interne reparut :

— Eh bien ! demanda-t-il.

— Oh ! là là... Ils n'ont pas existé. Petit schlem. Dommage que nous n'ayons pas surcontré pour leur apprendre. Et la malade ?

— Calmée. J'ai fait une piqûre. Elle s'agitait terriblement. Délirait, voulait se lever... parlait d'aller danser... de prendre le train... Est-ce que je sais!... Mme Dubout est perdait la tête. Tranquille maintenant, fera dodo d'ici cinq minutes. On verra demain. A qui la donne ?

Le lendemain, salle Lisfranc, à l'heure de la visite, Jean-Charles Fontanes escorté de Dormeuil et de tout le service écouta les explications que lui donnait Mme Dubout, l'infirmière en chef, devant le 28.

— Oui, oui, fit-il, il vaut mieux n'y pas toucher aujourd'hui. Pas de secousse, la blessée ne les supporterait pas. Dormeuil, vous suivrez de près l'état du pouls, n'est-ce pas? Feuille de température...

Tandis que l'infirmière présentait la feuille demandée, Etienne lisait la fiche accrochée au pied du lit. Il y vit un nom: Marguerite Arnaud et, se souvenant du diagnostic pessimiste émis la veille par son collègue, il demanda à Mariette:

— Elle a été identifiée? La famille est prévenue?

— Oui, docteur, il y avait des papiers à son nom avec son adresse dans son sac. On a prévenu. Sa logeuse est venue la reconnaître. C'est une ouvrière de la maison *Alice et Jeanne*, rue de la Paix.

Déjà Fontanes passait au lit suivant.

— Pauvre fille! murmura Dormeuil, jetant un regard apitoyé sur la tête entourée de bandages qui reposait sur l'oreiller.

La blessée gémit faiblement. Entre les bandes de gaze qui encerclaient le front et entouraient la figure, les yeux s'ouvrirent un instant, de larges yeux bruns au regard vague. Etienne tressaillit et se pencha davantage sur le chevet du lit. Rêvait-il? Etait-ce une hallucination?

— Et bien! Dormeuil? dit le patron sans se retourner, que pensez-vous de cette appendicite?

Les yeux de 28 s'étaient refermés. Etienne passe la mains sur son front:

« C'est une illusion! » songea-t-il en rejoignant le groupe.

Illusion! Assurément, il fallait avoir perdu l'esprit pour croire rencontrer sur ce lit d'hôpital « le regard », ce regard unique au monde qui l'avait transpercé d'une flèche de feu. Etait-il donc troublé au point de retrouver partout le souvenir de celle que, devant ses yeux, l'Express-Orient avait emportée la veille vers l'Illyrie et ses princières destinées?

Quelle folie! Mais, si fort qu'il se gourmandât, il se sentit les jours suivants invinciblement attiré et revint rôder autour du lit 28. Peut-être voulait-il détruire en lui cette absurde et fugitive impression, substituer à ses écarts d'imagination une tangible réalité. Quoi qu'il en fût, il se trouva ainsi s'intéresser particulièrement à la blessée qui se débattait là dans l'inconscience. Il questionna l'infirmière sur les conditions dans lesquelles elle avait été amenée, son apparence extérieure, son identification.

— Des vêtements très simples, docteur, mais des dessous extrêmement soignés, luxueux, même... crêpe de Chine... bas de soie... Les ouvrières de la haute couture, aujourd'hui, vous savez... Dans le sac à main des lettres adressées à Mlle Marguerite Arnaud, chez Mme Lombard, 98, rue du Petit-Musc. La logeuse, personne d'aspect respectable, qui était venue, avait assuré la connaître depuis plusieurs années et disait d'elle le plus grand bien. Elle s'était chargée de prévenir les directrices de la maison *Alice et Jeanne* qui avaient depuis téléphoné au secrétariat pour demander des nouvelles.

« Non, elle n'avait pas du tout repris connaissance depuis l'accident. Oui, la fièvre persistait.

L'interne qui avait fait les points de suture et ensuite le docteur Fontanes, n'avaient pas eu bonne impression. Mais elle, Mme Dupont, espérait...

Quand on refit le pansement, Etienne, les bandages déroulés, scruta anxieusement le visage de la blessée. On avait dû couper très courts les cheveux blonds raidis de sang coagulé. Les traits étaient creusés, déformés, les narines pincées, la bouche crispée. Autour de la grande blessure qui s'étendait du front à la tempe droite, le teint était blême...

Les yeux s'ouvrirent un instant sous la brûlure du lavage à l'éther. Ils étaient ternes sans expression.

— Dommage, si elle meurt ou si elle est défigurée, observa Dupont. Ce devait être une belle fille.

Dormeuil demeura perplexe.

VIII

Elle a parlé ce matin, docteur, dit un jour Mariette à l'interne dont elle avait remarqué le visible intérêt.

— Ah!... Et qu'a-t-elle dit?

— Elle a demandé quel jour on était et m'a fait répéter trois fois la date. Ça paraissait la suffoquer. J'ai même eu peur qu'elle refusse de la température. Mais non, au bout d'un moment elle a refermé les yeux et depuis elle s'est tenue tranquille.

Elle semblait dormir. Dormeuil eut beau guetter, pas un instant elle n'ouvrit les yeux en sa présence.

Le lendemain, jour de visite, Etienne qui était de garde, ayant été appelé auprès d'une opérée de la salle Lisfranc, aperçut un groupe de trois personnes auprès du lit 28 et il ne put résister à la tentation de passer à proximité en quittant la salle. Les visiteuses parlaient avec volubilité à la malade qui, tournée vers elles, semblait les écouter attentivement.

Il s'arrêta devant le lit :

— Pas trop de conversation, prononça-t-il d'un ton docteral. Il ne faut pas fatiguer la malade.

— Oh ! mais on s'en va, m'sieur, fit précipitamment une petite personne délurée en enfonçant d'un coup de poing sa minuscule chéchia sur son oreille gauche.

L'autre jeune fille était inclinée vers l'oreiller :

— Au revoir, Guite, on reviendra dimanche et on t'apportera des oranges et des chocolats puisque ça va mieux.

— Ma petite Guite, à bientôt, j'espère ! dit doucement une femme âgée au visage placide.

Dormeuil, penché sur le chevet, tressaillit. Une fois encore, ses yeux avaient rencontré « le regard ». Un éclair seulement. Les paupières aux longs cils s'abaissaient de suite en un geste de lassitude

— Au revoir... Merci... murmurait la malade.

A la porte, il retrouva les trois visiteuses.

— Vous voyez qu'on s'en va vraiment, m'sieur, lui dit la jeune fille à la chéchia. On ne voudrait pas fatiguer cette pauvre Guite, vous comprenez. Tout de même, faut bien lui raconter... la tenir au courant, n'est-ce pas ?

— Docteur, demanda la plus âgée, quand pensez-vous qu'elle pourra rentrer chez elle ?

— Je crois que cela ne tardera pas. La blessure du front est complètement cicatrisée, les effets du choc s'atténuent. L'autre la gênera un peu plus longtemps en immobilisant pendant quelque temps le bras. Vous êtes des amies de Mlle Arnaud, mesdames ?

— Ces jeunes filles sont ses camarades de travail. Quant à moi, j'ai pour elle beaucoup d'affection ; elle habite depuis trois ans chez moi et j'ai connu sa mère. Est-ce que sa figure sera très abîmée ?

— Dame, une cicatrice assez longue sur le côté droit du front. C'est déjà une chance que ni l'oeil, ni la tempe n'aient été touchés.

— Oui, bien sûr. Tout de même, une cicatrice !... Et avec ça, ses jolis cheveux frisés qu'on a coupés !

Quand, ayant autorisé la suppression des bandages, il ne resta au front qu'un léger pansement, Dormeuil, plus que jamais, ressentit une singulière émotion à considérer ce visage qui, bien que creusé par la souffrance, éveillait en lui de si bizarres sentiments.

— Suis-je fou ? se demandait-il. Voyons, voyons, cette Marguerite Arnaud, ses amies la connaissent bien... Sa logeuse l'a chez elle depuis trois ans... Alors, quoi ?

D'autre part, huit jours auparavant, les journaux avaient annoncé qu'en Illyrie venait d'être célébré en grande pompe le mariage du prince Nicolas et de Rosemonde Smithson.

— Alors ? se répétait-il.

Lorsque, considérée comme guérie, Guite pût quitter l'hôpital, elle devait encore porter le bras en écharpe et Fontanes déclara qu'il conviendrait d'envisager par la suite un traitement électrique et des massages.

— Je viendrai vous voir afin de suivre cela de près, dit Dormeuil à la jeune fille.

•

Dans la chambre de la rue du Petit-Musc, Etienne Dormeuil rattachait avec soin à l'épaule du kimono bleu la large bande de soie qui devait soutenir le bras de Guite.

— Je constate aujourd'hui quelque progrès, mais il faudra en venir à la haute fréquence, assura-t-il. Une dizaine de séances à l'hôpital seront indispensables.

— Comme j'ai absolument besoin de mon bras, je serai bien forcée d'en passer par là, puisque vous croyez que c'est nécessaire, docteur.

Elle présenta une boîte de cigarettes à l'interne:

— Tiens, dit celui-ci, vous fumez du tabac de la Virginie?

La jeune fille eut un petit rire amusé:

— Oh! mais non, docteur. Ces cigarettes-là, c'est un cadeau de Mme Alice et je vous en offre parce que ça fait chic. Moi, je préfère fumer des Gitanes auxquelles je suis habituée.

Tout en parlant, elle allumait au briquet d'Etienne une cigarette prise dans une autre boîte et, les yeux mi-clos, lançait au plafond une longue volute de fumée. Debout devant elle, il la contemplait ardemment. Un instant, ses yeux accrochèrent la lueur dorée qui filtrait entre les longs cils recourbés.

— Guite, murmura-t-il presque inconsciemment, Guite, qui êtes-vous?

Un sourire moqueur précéda la réponse:

— Docteur, voilà plusieurs fois que vous me posez cette question et je ne me l'explique pas. Je suis Marguerite Arnaud, dite Guite, ouvrière chez *Alice et Jeanne*. Que voulez-vous que je vous dise de plus?

— Vous avez raison, je suis absurde, excusez-moi.

C'était vite devenu une habitude presque quotidienne pour Etienne Dormeuil de venir rue du Petit-Muse donner des soins à sa malade de la salle Lisfranc après qu'elle eût quitté l'hôpital, et chaque jour il s'était senti attiré davantage, sans pouvoir se rendre compte si cette attirance venait de Marguerite elle-même, ou de ce qu'il croyait retrouver en elle. Une sorte de mystère enveloppait pour lui cette créature, mystère allant parfois jusqu'à l'hallucination, et chaque fois que ses yeux s'étaient heurtés au « regard », il avait malgré lui posé cette question singulière:

« Guite, qui êtes-vous?... » Une question absurde, évidemment. Pourtant... pourtant...

— Où en est le bras de notre écrasée du 28, Dormeuil? lui demanda, ce soir-là. Jean-Charles Fontanes chez lequel se répétait le dîner trimestriel du «service». Pensez au traitement électrique afin d'empêcher l'ankylose ou l'atrophie.

— Certainement, maître; d'autant plus que cette jeune fille était couturière a grand besoin de son bras droit pour gagner sa vie.

— Oui. Elle mérite que l'on s'intéresse à elle... (Le chirurgien sembla rêver un instant.) Pour moi, ce qui me l'a tout de suite fait remarquer, c'est son nom: Marguerite Arnaud... Arnaud est un nom assez banal et très répandu, cependant, il me rappelle un souvenir... un souvenir lointain.

Le bridge était organisé dans la pièce voisine; Etienne, cinquième de sa table, ne devait y rentrer que dans un moment.

— Un souvenir lointain, répéta Fontanes, et, tenez, il se rapporte précisément à l'histoire dont je vous ai parlé la dernière fois que vous avez dîné ici.

— Cas de conscience? demanda Dormeuil.

— Oui, cas de conscience dont vous allez pouvoir juger, puisque nous voilà tous deux tranquilles dans ce coin. Prenez donc un cigare, j'allume ma pipe pendant que ma femme tourne le dos.

IX

J'AVAIS à peu près votre âge, continua le chirurgien, et je faisais mon stage d'accouchement à Broca. Mon patron, sachant combien mes ressources étaient précaires à cette époque, m'avait procuré un

Améliorez votre apparence, jouissez vous aussi d'une belle taille aux lignes harmonieuses. Les PILULES PERSANES donneront à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.00 la boîte, 6 boîtes pour $5.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou expédiées franco par la malle, sur réception du prix. 1

Société des Produits Persans 418, rue Notre-Dame, Est, Montréal

Maux de Tête

Soulagés efficacement avec Antalgine

Ne déprime pas

En vente partout 25c. et 75c. 92

ANTALGINE

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE. Casier 25, Station T. Montréal, P.Q.

AVIS IMPORTANT

POUR des raisons très importantes nous tenons à rappeler à tous nos lecteurs et dépositaires que notre maison, la maison Poirier, Bessette & Cie, Limitée, ne possède et n'édite que TROIS MAGAZINES, qui sont les suivants:

LE SAMEDI

LA REVUE POPULAIRE

LE FILM

Nous n'avons donc aucun lien d'aucune sorte avec tout autre magazine, revue ou publication quelconque de la Province de Québec.

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
975-985, rue de Bullion, Montréal 18

poste assez avantageux dans une clinique près du Bois de Boulogne où il traitait une clientèle de luxe et où je prenais la garde lorsque mon service d'hôpital me le permettait. Une nuit, alors que je venais de l'assister auprès d'une riche Américaine dont l'accouchement avait été extrêmement difficile, la directrice de l'établissement me demanda de m'occuper de l'une de ses employées prise à son tour par les premières douleurs de l'enfantement. Une corvée... Mais pouvais-je refuser? Par bonheur, les choses, ici, se passèrent sans encombre, pas le moindre accroc... si ce n'est que le travail fut double, car la jeune femme mit au monde deux enfants, ce qui ne parut l'enchanter que médiocrement.

« Au matin, j'appris que l'enfant de l'étrangère était mort. L'état de la mère donnait des inquiétudes. « Aucune émotion », avait recommandé le patron. Facile à dire... Elle réclamait son poupon... s'agitait... Bref, Mme Hervé, la directrice, eut l'idée pour la calmer de lui montrer l'un des bébés de sa lingère que la pauvre femme couvrit de caresses. La duperie ne pouvait durer longtemps. il fallut bien se décider à avouer la vérité. Je passe les détails pour en venir au dénouement. L'Américaine voulant garder pour elle l'une des jumelles, offrit cent mille francs à la lingère qui, si pauvre qu'elle fût, se fit prier. L'amour maternel a de ces héroïsmes! Pourtant, veuve, sans autre moyen de vivre que son travail, elle finit par céder, assurant ainsi à l'une de ses enfants l'existence, à l'autre la richesse.

«Et c'est là, mon ami, que se place pour moi le cas de conscience dont je vous ai parlé. Pour que la dame riche fût déclarée comme telle, il fallait que moi, qui savais la vérité, je fisse une fausse déclaration. Ce à quoi je me décidai, acceptant donc sciemment de mentir. Qu'est-il résulté de ce mensonge? Je ne l'ai jamais su. Maintenant, si l'occupante du lit 28 m'a rappelé cet épisode de ma jeunesse, c'est que la mère des deux jumelles se nommait Madeleine Arnaud. Arnaud est un nom que l'on rencontre souvent, mais les enfants, si elles ont vécu, doivent avoir à peu près l'âge de notre malade et je ne suis même pas sûr que l'une des petites filles ne s'appelait pas Marguerite. Coïncidence...

Le cigare s'était éteint dans la main d'Etienne Dormeuil. Il articula, la gorge sèche:

— Et quel était le nom de l'Américaine, monsieur?

Fontanes eut un geste vague.

—Cela je ne me le rappelle pas. Un nom comme Thomson ou Johnson...

A ce moment, des voix appelèrent à l'autre bout du salon:

— Le rentrant! Le rentrant!... Eh bien! Dormeuil...

— Le bridge vous réclame. Laissons là les souvenirs envoyez-moi le sortant, mon cher, dit le chirurgien.

Il serait téméraire d'affirmer qu'à la table de jeu, Etienne, ce soir-là, se montra extrêmement brillant. Dans son esprit, une seule pensée s'agirait:

— C'est donc cela! C'est donc cela! se répétait-il.

Toute la nuit, toute la journée du lendemain, la même pensée bourdonna dans sa tête jusqu'à l'heure où il devait retrouver Guite rue du Petit-Musc. Deux jumelles... ainsi s'expliquait tout ce qui lui avait paru si étrange. Une question maintenant se posait: « Guite savait-elle! » Comment éclaircir ce point? se demandait Dormeuil. Et il n'avait pas encore décidé de quelle façon il aborderait ce sujet délicat auprès de la jeune fille, lorsqu'il frappa à sa porte.

La chose se fit d'elle-même.

Lorsqu'il entra, Guite était assise sur le divan, ayant autour d'elle sept ou huit revues étalées; elle en feuilletait une et, à ses pieds, plusieurs journaux avaient glissé sur le tapis. Elle essaya de rassembler le tout qu'elle fourra sous un coussin. Pas assez vite. L'un des magazines resta ouvert, hors de portée de sa main, et Etienne eut le temps d'apercevoir ce que représentait la page avant qu'elle eût jeté une écharpe dessus: une mariée dans sa robe à longue traîne, tenant entre ses bras une gerbe de roses blanches, et auprès d'elle un homme en uniforme chamarré de décorations. Il connaissait cette photographie publiée dans tous les illustrés quelque temps auparavant. Le prince Niki et la princesse Rosemonde le jour de leur mariage.

Doucement, il arrêta la main de Guite qui allait retomber l'écharpe. Leurs yeux se rencontrèrent. Elle rougit un peu. Dans cet instant, chacun d'eux comprit que l'autre savait, sans que pour cela aucune parole fût prononcée. Un silence pesa sur eux, un silence dans lequel vibrait peut-être leur pensée. La jeune fille fut la première à se ressaisir.

— Vous voyez, dit-elle d'un ton qui voulait être léger, elle ne m'a pas oubliée. Dans son bouquet de mariage, il y a des marguerites avec les roses.

— Ah! murmura Etienne, elle savait donc aussi la vérité? Et elle est partie sans s'occuper de vous, cependant!

Un sourire emprunt de quelque amertume flotta sur les lèvres de Guite:

— Elle aimait Niki, vous savez, cela excuse tout. Moi, j'ai absolument voulu aller au bal des "Midinettes" et elle a naturellement ignoré mon accident. Voilà.

Bien des questions se pressaient encore dans l'esprit de Dormeuil. Il n'osa pas les formuler et en eût d'ailleurs été empêché par l'arrivée de la petite ouvrière qu'il avait vue précédemment à l'hôpital et qui venait prendre des nouvelles. En un instant, son babillage emplit la chambre:

— Je suis bien contente de vous rencontrer, docteur, déclara-t-elle, vous allez pouvoir me dire si le bras de Guite sera bientôt guéri et si on peut compter qu'elle sera prochainement capable de se remettre à travailler, parce que...

— Mais je t'ai déjà dit... interrompit Guite.

— Parce que les patronnes commencent à s'impatienter, continua imperturbablement l'autre, et ce ne serait pas à faire qu'on la remplace, tout de même, et qu'on lui prenne son gagne-pain. Vous comprenez bien, m'sieur?

— Parfaitement, mademoiselle. Vous pouvez annoncer qu'elle sera en état de reprendre son aiguille d'ici quinze jours au plus s'il ne survient aucune complication.

— Ah! tant mieux! Parce que, tu sais, cette histoire de cinéma dont tu m'as parlé, moi, j'ai pas confiance.

— De cinéma? fit Etienne étonné.

Guite eut l'air à la fois contraint et agacé.

— Rien, coupa-t-elle, des propos en l'air. La première chose est que mon bras soit guéri. Vous me direz demain quand je devrai commencer le traitement électrique dont vous m'avez parlé, docteur.

Dormeuil n'insista pas et comprit que cette phrase l'invitait à se retirer. Il partit donc, vaguement préoccupé. Sa préoccupation s'accrut lorsqu'il se heurta au bas de l'escalier à un inconnu sortant du bureau auquel la propriétaire indiquait:

— Mlle Marguerite Arnaud, au troisième, la deuxième porte à gauche, monsieur.

Qui était cet inconnu? Que venait-il faire chez Guite? Et de quelle histoire de cinéma s'agissait-il?

Depuis que le voile d'incertitude planant sur la personnalité de la jeune fille s'était écarté, un autre voile semblait s'être déchiré qui, jusqu'ici, enveloppait les sentiments de l'interne; la présence de cet intrus acheva d'en dissiper jusqu'au dernier vestige. Découvrant en lui la jalousie, Etienne du même coup ne pouvait plus ignorer que l'amour emplissait son coeur. Un amour qui avait commencé sous un regard de flamme, qu'il avait écarté de toutes ses forces, le jugeant coupable et qui, alors qu'il se croyait à l'abri, avait cheminé lentement, le prenant fibre à fibre pour éclater aujourd'hui triomphant.

— Je l'aime! Je l'aime! Je l'aime! constatait-il émerveillé. C'est la même en une autre femme, et celle-ci j'ai le droit de l'aimer...

Mais Guite l'aimait-elle? Qui était cet homme?

Ah! il lui fallait savoir. Le soir même, chose qu'il n'avait jamais faite jusqu'ici, il retourna rue du Petit-Musc.

•

Guite eut un geste d'étonnement en le voyant entrer.

— Qu'y a-t-il donc? lui demanda-t-elle.

— Rien, répondit-il. J'ai seulement voulu vous poser des questions qui ne pouvaient être formulées devant votre amie.

— Des questions? fit-elle avec hauteur.

La jeune fille, fronçant le sourcil, parut aussitôt sur la défensive.

Et Etienne vit dans ses yeux le fulgurant regard qu'il connaissait bien... Instantanément, elle redevint la princesse, l'idole mystérieuse. Néanmoins, puisqu'il avait commencé, il lui fallait aller jusqu'au bout. Allons, allons, un peu de courage; il ne parlait pas à Rosemonde Smithson, mais à Marguerite Arnaud. Il dit d'un trait, comme il se fût jeté à l'eau:

— Oui, je voudrais savoir de quelle histoire de cinéma a parlé votre amie, et je voudrais aussi savoir qui est le jeune homme qui est venu vous voir aujourd'hui après mon départ.

Guite se redressa, feuilletant lentement une des revues restées auprès d'elle. Elle ne répondit pas tout de suite.

— Moi, dit-elle enfin, je voudrais savoir à quel titre et de quel droit vous me posez ces questions?

— Mais...

Elle l'interrompit d'un geste:

— Oh! je sais que je vous dois beaucoup, docteur, car vous m'avez probablement sauvé la vie, à moi, une inconnue. Je ne crois pas, en vérité, que cela vous auto-

rise à vous immiscer dans ma vie privée; cependant, n'étant pas une ingrate, je veux bien répondre à vos deux questions qui peuvent être réunies en une seule. Voici donc de quoi il s'agit. Vous n'êtes pas le seul à avoir remarqué ma ressemblance avec la nouvelle princesse d'Illyrie (ressemblance inexplicable pour les autres). L'externe Dupont a, un jour, amené dans la salle Lisfranc un de ses amis qui, frappé de cette ressemblance, a demandé à me connaître. C'est un homme de lettres qui écrit des scénarios de cinéma. Il m'offre de me présenter à un cinéaste pour un film mettant en scène en ma personne la princesse Rosemonde et se fait fort de m'assurer, ensuite, un traité avantageux. C'est lui que vous avez vu ce soir. Cette explication vous satisfait-elle?

— Et vous comptez accepter?

— Pourquoi non?... Pourquoi ne pas profiter de l'avantage que me confère cette ressemblance pour essayer de me faire une situation indépendante?

— N'en aviez-vous pas une?

— Oh! vous n'allez pas comparer une couturière à une étoile!

— Une étoile!

Il la regarda, rejetant en arrière ses cheveux qui commençaient à repousser et relevant son front blessé d'un geste impérieux, ses yeux rencontrèrent « le regard », plus profond que jamais. Une étoile, vraiment!... Et, de nouveau, le doute l'assaillit. Inconsciemment, ses lèvres murmurèrent:

—«Guite, qui êtes-vous?

Le rire qui lui répondit avait quelque chose de brisé, tandis que la jeune fille, posant la main sur le portrait de la belle mariée, disait de sa voix basse et émouvante:

— L'une des deux jumelles, mon ami.

X

ETIENNE resta deux jours sans revenir rue du Petit-Musc. L'attitude énigmatique de Guite l'avait bouleversé, puis exaspéré. Se jouait-elle de lui? « L'une des deux jumelles... » Il était parti comme un fou, n'ayant pu réussir à obtenir d'elle autre chose que ces mots. Et depuis deux jours, il les ressassait, se demandant ce qu'il en fallait déduire. Une des deux jumelles! Etait-il possible qu'elle fût d'autres? Allons donc! Deux jours entiers; il lutta contre l'impression qui l'envahissait, mais il avait beau faire, lorsqu'il fermait les yeux et regardait en lui, c'était toujours la princesse en robe d'argent qu'il revoyait, pareille à une idole, celle qui, la première, l'avait transpercé de son regard de flamme... Pourtant, il aimait Guite, il n'en pouvait douter.

Au bout de deux jours, l'attrait du « regard » fut le plus fort. Il revint. Quand les lueurs ardentes des prunelles sombres se posèrent sur lui, il se sentit vaincu.

— Guite, murmura-t-il, dites-moi la vérité. Laquelle êtes-vous?

— Qu'importe? lui répondit-elle. Vous ne nous avez jamais distinguées l'une de l'autre, car, il faut que je vous le dise, ce n'est pas à l'hôpital que vous avez vu pour la première fois le No 28. Pendant tout un mois les deux jumelles ont tenu tour à tour le rôle de Rosemonde Smithson. Quand celle-ci voulait librement aller et venir, sa soeur Guite la remplaçait et personne, pas même Niki, le fiancé, n'a jamais soupçonné le subterfuge. Il a emmené celle qu'il aimait, celle dont il était aimé. L'autre devait partir aussi. La destinée ne l'a pas permis. Elle a d'abord été immobilisée ici; ensuite, elle eût pu s'en aller. Peut être l'a-t-elle voulu tout d'abord... Pourtant elle est restée.

— Pourquoi?

— Sans doute quelque chose la retenait-il. C'est à vous de lui dire si elle a eu tort ou raison. Si elle s'est trompée, le cinéma fera peut-être d'elle aussi une princesse.

Etienne sentit en lui un éblouissement.

— Oh! cria-t-il, que vous soyez Guite ou Rosemonde, après les mots que vous venez de prononcer, vous avez bien raison, qu'importe! Mais restez, restez toujours! Je vous aime et je veux vous garder.

La jeune fille avait sorti sa main droite de l'écharpe qui la retenait et elle la remuait doucement.

— Je crois, dit-elle, que ma main restera décidément trop faible pour que je sois jamais capable de travailler pour *Alice et Jeanne* désormais. Pourrai-je seulement signer correctement mon nom?

— Vous n'aurez qu'une fois à signer du nom de Marguerite Arnaud, ma chérie, répondit Etienne, prenant entre les siennes la petite main endolorie. Et ce sera pour échanger ce nom contre le mien, si vous le voulez bien.

— Comme là-bas une autre a su signer du nom de Rosemonde Smithson pour devenir princesse Nicolas d'Illyrie.

— Et jamais, jamais plus, je ne vous demanderai: «Laquelle êtes-vous? » Je le sais à présent. Vous êtes...

— Je suis celle qui vous aime, acheva-t-elle, levant vers lui le regard de ses sombres yeux que noyait maintenant une douce langueur. M. TOUCAS-MASSILLON

GLORIA SWANSON

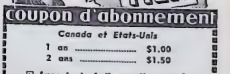
Si vous étiez parmi les admirateurs de Gloria Swanson, et j'imagine qu'il s'en trouve encore plusieurs, vous seriez heureux d'apprendre qu'elle revient à Paramount Pictures où elle commencera prochainement à tourner un film de réminiscences de Hollywood, et dont le titre "Sunset Boulevard", est bien approprié à l'idée, puisque ce boulevard est l'une des grandes artères le long desquelles se trouvent, à Hollywood, les restaurants et les cabarets de nuit, sans compter les maisons d'agences des étoiles. Comme la grande vedette, et plusieurs autres y ont passé beaucoup de leur temps, au temps de la première splendeur de Hollywood, ce titre est bien trouvé. La grande actrice, dont la fille aînée a reçu son éducation dans l'une de nos institutions religieuses de Montréal, professe toujours ce qu'elle appelle "a weak spot for the French in Canada". Elle parle d'ailleurs facilement le français, et elle est demeurée la grande dame que nous aimions à aller voir il y a un peu plus d'une décade et même davantage. Elle ajoute : "Je serai très heureuse de retrouver les amis quittés il y a un temps assez long. Cependant il me semble que c'était hier que je tournais mon dernier film. Et je vais retrouver ma loge comme si le temps s'était arrêté". C'est ainsi que nous lui souhaiterons aussi la bienvenue.

Les enfants aiment le canari qui gazouille... ils aiment le faire manger, lui donner à boire, l'entourer de soins. La diète aux Graines pour Oiseaux Brock avec le régal GRATUIT à base de levure, réussit bien aux canaris. Et n'oubliez pas le Gravier Brock pour lui garder les pattes propres et faciliter sa digestion.

Gardez-les en voix avec les BROCK'S BIRD SEED AND TREAT

SI VOUS AVEZ UNE PERRUCHE D'AUSTRALIE LA NOURRITURE BROCK POUR PERRUCHES

Si vous avez aux alentours de Montréal...
PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN à vendre
Adressez-vous à **ROMEO AUGER**
CR. 9263 7662, rue St-Denis, Montréal



Coupon d'abonnement
Canada et Etats-Unis
1 an $1.00
2 ans $1.50
☐ *Important*—Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.
Nom _____
Adresse _____
Ville _____
Province _____
POIRIER, BESSETTE & CIE Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

CORINNE CALVET A HOLLYWOOD

[Suite de la page 4]

appelle le modèle des actrices dramatiques, Sarah Bernhardt. A vrai dire, on ne saurait choisir meilleure compagnie, si l'on désire grandir dans le métier théâtral.

Mais, puisqu'il s'agit de dévotion, disons tout de suite qu'il s'en trouve une autre vers laquelle vont toutes les ferveurs de la fine Corinne. Je veux parler d'une idole qui est entrée dans sa vie il y a quelques mois, et de qui elle ne peut vraiment parler sans qu'un mouvement tout naturel lui fasse joindre les mains.

Cette idole ne paraît pas être autrement que tout le monde pour vous et moi; mais elle est douée d'une qualité exceptionnelle aux yeux de la jeune actrice, c'est son mari. Son nom n'a rien de rare, puisqu'il s'appelle John — John Bromfield. — Mais, comme l'amour transfigure tout, je ne vous apprends rien, ce nom-là a le pouvoir de métamorphoser un jour de pluie en une atmosphère radieuse.

C'est la réflexion que je me suis faite en prononçant moi-même le nom magique au cours de notre conversation. Je ne puis dire que j'ai interviewé Corinne Calvet. Nous n'avons fait que parler à bâtons rompus. Lorsque je lui ai tout naturellement demandé, comme cela vous vient à l'idée devant une jeune épouse très éprise, quelle qualité l'avait surtout inclinée vers John, c'est avec un regard d'extase qu'elle répond sans chercher: "Mais, je crois qu'il les a toutes,les qualités... je suis très heureuse!

Cela, elle n'avait pas besoin de me l'apprendre — cela suinte le bonheur. Il est empreint sur toute sa physionomie. Qui sait s'il ne sera pas pour beaucoup responsable des plus belles scènes de son premier grand film à Hollywood. Je l'ai vue tourner, aux côtés de ce magnifique acteur Claude Rains, ils sont merveilleux tous les deux. Et, "Rope of Sand" promet d'être une étude fort intéressante.

Burt Lancaster se trouve aussi le partenaire de mademoiselle Calvet. L'histoire se situe en Afrique du Sud et tout de suite me rappelle "Casablanca". Elle est la seule femme de ce film.

Qui a découvert Corinne Calvet? Personne d'autre que Corinne elle-même. Et la façon dont elle s'y est prise dépasse les cadres de l'ordinaire. S'éveillant d'un profond sommeil, à quatre heures du matin, en France, la petite Française me déclare que dans son subconscient, elle pressentit, avec une conviction si profonde qu'elle devait sans tarder embrasser la carrière théâtrale, qu'elle ne put faire autrement que de s'emparer de l'annuaire du téléphone et d'y marquer au hasard du bout du pouce, un nom sur la liste des directeurs de cinéma. Puis, sans songer plus à l'heure inusitée d'y signaler le numéro. Le hasard, ou la chance, ou je ne sais trop, dit-elle, voulut que l'appel fût lancé chez le directeur Marc Allegret.

Alors, la jeune ingénue ne demanda aucune faveur, ne s'excusa nullement; mais animée du "feu sacré" qu'elle sentait en elle, elle lui apprit que s'il le désirait, elle condescendrait à lui accorder la faveur de devenir l'étoile dans un de ses futurs films — et, le plus tôt serait le mieux.

Inclinez-vous, Peau d'Ane, vous avez trouvé une soeur...

Mais, Allegret, au lieu d'envoyer promener la malencontreuse qui venait d'interrompre son sommeil, lui donna rendez-vous à ses bureaux, l'après-midi même pour un bout d'essai. Il fut entendu qu'elle tiendrait un rôle dans son prochain film. Mais, comme cette production n'était pas due avant plusieurs semaines, l'admiratrice de la divine Sarah n'allait pas s'en tenir là et attendre. Quittant l'édifice, elle se dirigea vers les bureaux d'un directeur voisin et présenta de tels arguments en sa faveur, pour un rôle sans délai, que quelques jours plus tard elle était sous contrat en Italie.

Il lui fallut changer de nom. "Papa, me dit-elle, était un homme d'affaires prospère", et s'il ne s'opposa pas à ce que sa fille devînt actrice, puisqu'elle y trouvait son bonheur, il exigea seulement que, jusqu'au jour où elle eut gagné ses épaulettes, elle prît un nom d'emprunt. Ce qu'elle fit. Sur la table, au moment de cette conversation avec son père, M. Pierre Dibos, se trouvait une bouteille de vin Calvet. Elle pensa que son nom, Corinne et Calvet feraient bon ménage. Calvet fut adopté. Et voilà, tout est spontané chez ce printemps en fleurs. Son mari même n'a pu échapper à l'envoûtement, puisqu'il s'est épris pendant qu'un vilain bandage lui dérobait les jolis traits de sa future épouse blessée dans un accident d'automobile.

Dans les films français, elle parut dans "La Part de l'Ombre", "Nous ne sommes pas mariés", "Petrus", etc. A Hollywood, elle a débuté dans "The Sealed Verdict", à Paramount. Très diplomate, elle ne se compromet jamais dans ses réponses. Elle aime les chevaux et Donald Duck. Elle adore la pêche. Nul ne saurait nier qu'elle y a été chanceuse jusqu'ici.

James Mason qui, entre parenthèses, adore Hollywood, tournera "Pandora and the Flying Dutchman". Ce sympathique acteur anglais a plus de demandes qu'il n'en peut accepter. On sait que les Mason viennent d'enrichir leur maison de Beverly Hills d'un berceau occupé par une fillette qui a reçu le nom de Portland d'après celui de l'épouse de Fred Allen, le comédien bien connu.

•

Sophie Desmarets est l'actrice française qui a le plus tourné en 1948.

Des membres fort gracieux de la famille Wallenda, l'une des plus anciennes et des mieux connues dans l'histoire du cirque et du spectacle. Ces jeunes filles montent sur les épaules les unes des autres pour former une pyramide : SEVEN HIGH ON THE WIRE. C'est une des attraction du cirque Tom Packs, que les Montréalais pourront applaudir ce mois-ci au Stadium.

UN ARTISTE PORTE BONHEUR

[*Suite de la page 5*]

de James Stewart qui jouait aux côtés de Cary Grant dans *The Philadelphia Story*. En 1941, Joan Fontaine se vit décerner un prix pour son rôle dans *Suspicion*, alors qu'elle avait Cary Grant comme partenaire. Ce fut une occasion pour celui-ci de démontrer qu'il n'était pas uniquement un acteur comique. En 1944, Ethel Barrymore, qui incarnait la mère dans *None But the Lovely Heart*, recevait l'*Oscar*, et pourtant, c'est Cary Grant qui y jouait le grand premier rôle. Cet artiste semble avoir porté bonheur à presque tous ses collaborateurs. En 1947, c'est Sidney Sheldon, l'auteur du scénario du film: *The Bachelor and the Bobby-soxer*, qui reçoit le fameux trophée. Même l'enregistreur du son, Gordon Sawyer, eut une récompense pour son excellent travail dans *The Bishop's Wife*, film pour lequel Cary Grant toucha l'un des plus forts cachets jamais payés à Hollywood.

Les deux plus récents succès de ce populaire artiste ont été: *Mr. Blanding Builds a Dream House*, avec la spirituelle Myrna Loy, et *Every Girl should be married*, avec Betty Drake, une nouvelle étoile au firmament de Hollywood.

Espérons que, l'an prochain, Carry Grant aura personnellement son tour, justifiant ainsi le surnom qu'il porte dans l'un de ses films: *Mr. Lucky*.

EXPRESSION

Trouvez-vous que vous manquez d'expression ? Je veux dire, votre physionomie manque-t-elle de caractère ? Si donc vous désirez accentuer cet atout synonyme de personnalité, surveillez vos sourcils. Il n'est plus de mode, et il y a belle lurette, de s'épiler les sourcils au point de changer une physionomie intéressante en une espèce d'image fade, effigie sans aucune expression, comme on le vit il y a quelques années. C'est Jean Peters, jouant aux côtés de Ray Milland dans "It Happens Every Spring", qui m'en fait la remarque, de même que son maquilleur Ben Nye de 20th Century Fox. Aujourd'hui l'on a compris que les sourcils doivent être bien arqués, absolument laissés au naturel, ou même un peu accentués au crayon, si la nature vous a laissé le front trop dégarni de cet atout ajoutant au charme féminin. Il faut donc se garder de les épiler outre mesure, déclare ce spécialiste de beauté. Il ajoute que Jean Peters est, à son sens, l'actrice dont les sourcils sont taillés avec le plus de perfection.

RADIO-CANADA ET LA JEUNESSE

[*Suite de la page 6*]

en botanique ou une autre personnalité dont le rôle est d'instruire la jeunesse tout en l'amusant. Une chanteuse de talent vient ensuite interpréter les chansons préférées de la jeunesse et l'on invite les auditeurs qui se rendent à l'Ermitage à participer à ces chansons.

"Samedi-Jeunesse" comporte aussi un numéro surprise et des contes pour les enfants de 10 à 14 ans. Roger Varin interprète les histoires de Mme A. Pelletier et d'autres artistes viennent à tour de rôle, lire les belles histoires de Jeanne Daigle et les fables de Franc-Nohain et de Florian.

Les admirateurs de cette émission sont Jean-Paul Nolet, Roger Varin et la réalisation est confiée à Paul-Henri Chagnon. Tous s'en tirent à merveille.

A 11 h. 30, "*Les plus beaux contes*", une émission de quinze minutes, réalisée par Noël Gauvin, au cours de laquelle on peut entendre, sous forme de sketches, des contes dramatisés et interprétés par nos meilleurs artistes. L'adaptation radiophonique de ces sketches est d'André Audet, dont la réputation n'est plus à faire dans le domaine radiophonique. Quant à la narration, elle est confiée à Raymond Laplante, le populaire Oncle Raymond, du "Coin des Jeunes". Au cours de ce programme on peut entendre des contes de Grimm, Andersen ou encore des légendes sur tous les pays du monde.

Et pour terminer, à 11 h. 45, un autre quart d'heure musical. A l'affiche: musique classique avec l'audition des plus beaux lieder, accompagnés d'intéressants commentaires. Le tout préparé avec soin par le réalisateur Noël Gauvin.

Après l'énumération de tous ces programmes, on peut dire que la Société Radio-Canada n'a vraiment rien négligé pour offrir à la jeunesse canadienne tout ce qu'il faut pour la distraire sainement et agréablement. Nous lui adressons nos vives félicitations et nos voeux de complet succès.

Le bonheur des uns fait le malheur des autres et pendant que Walter Slezak, un des vilains de l'écran des plus redoutables, installe confortablement son jeune fils Léo dans les bras de sa maman, la petite Ingrid Elizabeth proteste assez bruyamment. La raison est que toute la famille part en vacances pour la ferme des Slezak en Pennsylvanie, et qu'un départ de vacances ne doit jamais être retardé, ne fut-ce que d'une minute.

JACQUES JANSEN compte de nombreux admirateurs chez nos véritables mélomanes. Ce jeune baryton, venu au chant par hasard, possède un registre étendu, une voix nuancée et une diction parfaite. Il est l'interprète incomparable de Pelléas dans "Pelléas et Mélisande" de Debussy, et sa réputation de chanteur d'opérettes n'est plus à faire puisque nous avons eu le plaisir de l'applaudir ici même à Montréal. Il est un des meilleurs jeunes artistes que la France ait produit.

Echos des studios français

Charles Vanel est né à Rennes, le 21 août 1892, de parents bretons.

Il n'est pas très grand et est bâti en force. Mais impossible d'obtenir aucune précision de poids ou de taille : il faut se contenter de noter ce qui se voit, notamment ses gris-brun-vert, sous des sourcils fournis et surplombants, des cheveux bruns à reflets de cuivre, un menton dur et volontaire.

Aime d'une tendresse à peu près égale la Bretagne et le Provence. Adore — c'est logique — la mer. Excellent marin, excellent matelot, n'est jamais aussi heureux qu'à bord de son bateau, "Le Vagabond".

Aime les cheveux et les connaît bien. Excellent cavalier, a tourné d'innombrables films camarguais et campé de belles silhouettes de gardians.

Aime les chevaux et les connaît bien. plein), la pipe et la cigarette, l'auto, la peinture, la musique, le silence, la fine et le calvados "mûris à point" : ce sont là constatations personnelles, car cet homme charmant, mais taciturne, est d'une prudence verbale égale à son courage physique; il refuse des confidences, tantôt avec une énergie bourrue, tantôt avec amabilité, en tout cas avec constance. Dit volontiers qu'il déteste les journalistes; ce n'est pas exactement cela; c'est bien plus complexe ! Il se méfie des fausses interprétations, des prédictions inexactes, il ne tient à aucune publicité, et il n'est pas sans quelque mépris pour les opinions et pour le style de beaucoup de ses contemporains.

Au cinéma. — A tant tourné, au muet comme au parlant, que la liste de ses films est difficile à tenir à jour.

•

On raconte sur Maupi, qui disparaissait ces derniers temps, l'histoire suivante. Rencontrant un jour Raimu, il lui dit : J'aimerais bien tourner dans un film en couleurs. Raimu éclata de rire et répondit : Quand tu verras que la Production a du retard dans le paiement de tes cachets, tu deviendras "vert", on te dorera tellement la pilule que tu n'y verras que du "bleu". Puis tu verras qu'on s'est fichu de toi, et tu verras "rouge". Pour noyer ton chagrin, tu iras boire un verre et tu seras "noir". A toi tout seul tu seras coloré. Et le film sera tourné. Le technicolor, sera toi, mon Maupi.

Un théâtre montéalais de marionnettes

[*Suite de la page 10*]

quelques-uns sont devenus des réalités, grâce à son ingéniosité et à sa persévérance, mérites qu'il partage avec son associé et ami, M. Jean Choquet. Avec le concours de M. Charles Daudelin, qui s'était chargé de la construction de la scène, du décor et de la fabrication des têtes des personnages, costumés par les mains expertes de sa femme, Mme Louise Daudelin; il y a maintenant, à Montréal, neuf marionnettes à gaine mesurant environ vingt-deux pouces de haut, qui ont joué au Théâtre des Compagnons, l'automne dernier, deux pièces: les *Mentons bleus* de Georges Courteline, et la *Racine d'Amérique*, une pièce du répertoire lyonnais, reconstituée par Gaston Baty. La mise en scène était d'André Gascon, les interprètes, dont on entendait les voix, étaient: Denise Pelletier, Gabriel Gascon, Gilles Pelletier et Jean-Louis Paris. C'est M. Guignolet, directeur, qui a présenté les comédiens.

Cette petite troupe vient de jouer à Détroit où elle a pris part au festival américain qui a eu lieu au cours du mois de juin, car MM. Jean Choquet et Poul Dandurand sont membres des *Puppeteers of America*, association qui ne groupe pas moins de huit cents marionnettistes. Comme on le voit, les États-Unis ne sont pas uniquement l'eldorado du cinéma...

Les metteurs en ondes à CKAC

[*Suite de la page 9*]

musicien, le scripteur comme le réalisateur. Diplômé des Beaux-Arts, cet artiste dans toute la force de l'expression a apporté à la radio un élément de fantaisie de belle allure qui a produit des oeuvres qui tourchaient à l'allégorie du meilleur goût. Ses talents de musicien lui permettent des réalisations qui ne manquent jamais de plaire aux mélomanes.

Jacques Liénard-Boisjoli, qui a été associé au personnel des réalisateurs, s'est d'abord distingué comme annonceur bilingue de grand talent. On lui doit les commentaires de l'émission de la Philharmonique de New-York de même qu'une foule d'émissions musicales de haute classe. Ses connaissances en musique viennent de lui valoir le titre de Directeur musical du poste CKAC tout en endossant du même coup la responsabilité de la discothèque.

Les signatures qui apparaissent sur ces pages ont donc une signification bien particulière pour les auditeurs de CKAC; ce sont des autographes qui ont une valeur artistique sans conteste pour tous les radiophiles.

DEVENIR UN NOM COMMUN . . .

[*Suite de la page 12*]

Il faut vous dire que chanter, ç'a toujours été mon dada. Tout gosse, je me saturais des disques familiaux. Vous voyez d'ici le gramophone, le grand cornet! Pour sûr, c'étaient toujours les mêmes: *Dranem, Fortuge, Bérard*, les gloires du caf'con' à l'époque. Pour m'amuser, j'apprenais parfois les airs à la mode, comme "Elle a perdu son pantalon". Je trouvais ça très gentil et je ne comprenais pas pourquoi le maître d'école, à qui je l'avais chantée en première audition, n'avait pas apprécié du tout cette rengaine un peu trop légère pour mes douze ans.

Et puis nous avions le cinéma? Une fois par semaine. Le son c'était une vieille pianiste barbue qui tambourinait à tour de bras sur un impossible piano qui jouait faux. La lumière s'éteignait souvent, le film se coupait. Mais il y avait *Charlot* et *Beaucitron*. Ils m'ont drôlement fait rigolé, ces deux-là. Je me disais, dans ma tête, qu'un jour peut-être je pourrais faire, moi aussi, des pitreries. Pourquoi pas? Nous avions un ami de la famille qui adorait *Courteline*. Je me souviens d'avoir joué certains de ses sketches en interprétant tout seul tous les personnages. Tout le monde était ravi, mais quel chemin restait à parcourir!

Il y a quelques temps, en enregistrant un disque pour la radio, je me remémorai ces souvenirs de jeunesse. J'interprétais un texte de *Duhamel*. J'étais un blessé dans une ambulance de l'autre guerre. J'étais ce blessé, ça me venait tout seul, sans chercher. Comme c'est facile de jouer avec son coeur. Des amis, quelques jours plus tard, me dirent leur étonnement de m'avoir entendu dans cet emploi nouveau, et contraire à mon habituel tour de chant. Je leur avouai alors mon amour du théâtre, révélant ainsi le second *Bourvil* qui était en moi.

J'adore le cinéma autant que je le crains. Les exigences techniques, comme ils disent, gênent la spontanéité de mon jeu, et la caméra, dans les premiers plans ne vous rate pas. Aussi combien je me suis trouvé moche la première fois que je me suis vu à l'écran! C'est impossible à décrire!

Avoir un rôle au théâtre? Mais naturellement. Pas au Français, bien sûr, mais sur les Boulevards dans une comédie légère. Je crois que l'expérience me tenterait.

Un jeune homme, l'autre jour, est venu me demander un conseil pour démarrer au music-hall. Il n'est pas encore revenu de ma réponse. Je lui ai dit que je n'avais pas de secret particulier, et qu'il suffisait, pour réussir, d'avoir une idée bien à soi et de foncer. C'est, je crois, la clef pour faire une carrière, et, s'il me fallait, de nouveau, débuter, je procéderais de la même manière que j'ai procédé: simplement en cherchant à rester moi-même et à garder mon sang-froid dès que la chance me sourit.

Resterai-je toujours le *Bourvil* à la silhouette étriquée, à la frange de cheveux sur le front et au geste gauche du paysan? Laissez-moi respirer un peu! Nous en reparlerons dans quelques années...

Pour l'instant, ma seule ambition, c'est que souvent autour d'une table de festin, dans la joie d'un heureux événement, les invités, qu'ils soient Normands ou Auvergnats, disent en parlant du rigolo de la famille: "Sacré gars! c'est un vrai *Bourvil*".

(Copyright by A.L.A.)

Quand le menteur n'est pas cru

[*Suite de la page 11*]

de meurtre. Devant l'incrédulité moqueuse de ses proches, Bobby se rend chez le chef de police qui, connaissant la réputation du garçonnet, fait, lui aussi, la sourde oreille.

Bobby essaie alors de capturer les meurtriers, mais de poursuivant il devient bientôt poursuivi, et nous assistons à une véritable chasse à l'homme jusqu'à ce qu'un jeune agent de police, plus crédule que son chef, ou plus sympathique à Bobby, se range ouvertement à ses côtés.

Qu'on se rassure, comme le prétend le dicton populaire: tout est bien qui finit bien.

La Tosca, une équilibriste qui marche sur une corde recouverte de velours et qui est une incarnation de la grâce et de la beauté. Cette artiste du cirque Tom Packs possède un assortiment varié de toilettes splendides, comme on pourra voir bientôt au Stadium de Montréal.

Pourquoi Pierre Fresnay est si célèbre

[*Suite de la page 25*]

le nez en entrant ici? C'est exact, elles sont sur la table! Vraiment, je deviens gâteux... (Et à mon intention). Vous voyez, je commence à faire des confidences...

La corvée de signature expédiée, Fresnay se penche vers moi et, d'un ton inquiet, demande:

— J'espère que vous avez en tête un point particulier sur lequel vous allez m'interroger? Rien ne me paralyse autant que certains de vos confrères qui me lancent: "Je vous écoute..."

Je le rassure en lui rapportant la réflexion d'un prêtre de mes amis qui, parlant de son interprétation de "Monsieur Vincent", m'a dit: "C'est remarquablement joué, trop bien joué même, car — et cela est très grave — si un acteur arrive à rendre la sainteté avec une telle perfection, comment reconnaître la vraie foi?" Mon thème d'interview est donc: comment parvient-il à composer avec autant de vérité des personnages aussi différents que le Marius de Pagnol, l'inspecteur du "Corbeau" ou le bourgeois des "Oeufs de l'autruche" qu'il interprète chaque soir dans son théâtre.

J'ai touché juste. Je n'ai plus à questionner. Pierre Fresnay est lancé sur son sujet préféré, celui de son art qui occupe toute sa vie puisque, même pendant ses rares instants de repos, entre un film et une répétition, il trouve encore le temps de lire des kilos de manuscrits, à la recherche de l'auteur inconnu.

— Le commentaire de votre abbé, s'écria-t-il, est dans le fond, le plus beau compliment qu'on m'ait jamais adressé. Cela nous ramène à la grande histoire de l'hypocrisie des comédiens et explique la position qui fut longtemps celle de l'Eglise à leur égard. Et nous remontons ainsi jusqu'au mythe de Prométhée...

"Je ne dirai pas que "c'est très grave", mais c'est assez inquiétant, en effet, car un rôle, ça ne se prépare pas. Encore si telle intonation ou tel geste était voulu, concerté... En fait, c'est voulu dans une très petite proportion.

"Prenons "Monsieur Vincent" par exemple. J'ai lu très peu de chose sur Vincent. J'ai regardé surtout son portrait, ce qui est plus éloquent qu'un livre. Le don de la ressemblance est d'aller au fond du modèle. Un peintre fait ressemblant parce qu'il va au delà du visage, parce qu'il traduit sur sa toile le caractère qu'il devine.

"Devant la gravure de Vincent, je me suis dit qu'il n'était pas possible que l'artiste n'ait pas compris totalement son modèle, n'ait pas senti toute la profondeur du personnage. En peinture comme en sculpture, la ressemblance obtenue par des moyens anthropométriques n'est pas vraie. Il y a encore autre chose, cette chose qui fait que ceux qui connaissent le modèle s'écrient "C'est bien lui!"

"Une fois ce contact pris, le personnage s'installe de lui-même. Plus les jours passent, plus il s'installe. C'est Copeau, je crois, qui a dit que le comédien est à lui-même sa propre matière et, à mon avis, il est plus facile de rendre soi-même un personnage que de le tailler dans le marbre.

"Dans le film que je commence ces jours-ci, je suis un aviateur. Mon héros existe, il est à Orly. J'ai dit aux gens d'Air-France: "Il faut que je le rencontre, ne serait-il qu'un quart d'heure". Pour que j'en reçoive une impression puis qu'il reste en moi et s'y développe. C'est tout.

"Lorsqu'il s'agit d'un personnage qui n'a pas existé, l'acteur doit se borner à bâtir avec les matériaux que l'auteur lui fournit. C'est facile si c'est un auteur de qualité et sa récompense c'est d'entendre ce dernier constater: "C'est bien ainsi que je vois mon personnage".

"Il y a, évidemment, des traits qui ne sont pas indiqués dans le texte. Pourtant ils s'imposent comme s'imposent au pein-

Les Anglais disent: "An apple a day keeps the doctor away" et attribuent à ce "fruit défendu" le secret de la bonne santé. Mais ce que les Anglais ne disent pas, c'est le secret du grand talent de la jolie JEAN SIMMONS qui, après des débuts prometteurs dans GREAT EXPECTATIONS et BLACK NARCISSUS, nous a tout simplement enchantés par son interprétation du rôle d'Ophélie dans "HAMLET", une réalisation de Sir Lawrence Olivier.

tre certains détails qu'il ne voit pas mais qu'il sent dans son modèle. Ainsi, pendant les répétitions des "Oeufs de l'autruche", un jour mon bourgeois est entré en scène l'épaule basse et la jambe traînante. Pourquoi? Je n'en sais rien. Parce que son personnage s'était un peu mieux installé en moi sans doute . . .

"D'ailleurs cette attitude provoque un curieux résultat. Beaucoup de spectateurs qui ont appris que j'avais été malade racontent à leurs amis: "Ce pauvre Fresnay, il est sérieusement touché, il se traîne littéralement . . ."

Une réflexion du "biographe" me donne l'occasion de constater que les biographies de Pierre Laudenbach, dit Fresnay, sont souvent erronées. Je note donc et résume ainsi pour les fidèles du célèbre acteur les grandes dates de sa vie: Naissance: Paris, 4 avril 1897, de famille alsacienne et protestante. Suit l'exemple de son oncle, Claude Garry, sociétaire de la Comédie-Française. En 1912, joue un petit rôle dans "L'aigrette" aux côtés de Réjane. Entre au Conservatoire, puis, à la guerre, débute au Français. En 1915, tourne son premier film: "France quand même". Le 2 janvier 1916 est mobilisé. Après l'armistice, retour au Français qu'il quitte en 1927 après un procès retentissant. Apparitions sur les scènes des Boulevards, création de pièces de Sacha Guitry aux côtés d'Yvonne Printemps. La suite est connue . . .

Pierre Fresnay repart sur le problème de l'auteur:

—Je ne connais pas le secret qui fait d'un comédien un bon comédien. Il y a évidemment une petite technique à acquérir. Mais elle est si simple qu'un garçon intelligent peut y parvenir en quelques mois. C'est pour cela d'ailleurs que je ne comprends pas que des gens passent des années dans des cours. Une fois qu'on leur a appris à respirer, que peut-on encore leur enseigner?

"Aux jeunes comédiens qui me demandent conseil, je dis: "Ce qu'il faut surtout, c'est qu'après avoir créé un personnage, vous ayez l'impression que personne d'autre n'aurait pu l'avoir fait à votre place". Ce qui ne veut pas dire, bien entendu, qu'un personnage ne doive pas évoluer sans cesse, ou qu'à plusieurs mois de distance, on ne le voie pas différemment.

"En général, je ne suis pas très satisfait quand je revois mes films. J'ai eu l'occasion dernièrement d'assister à une projection de "César". J'ai été très déçu (aujourd'hui, je ferais un Marius totalement différent) et très heureux à la fois, car, voyez-vous, ça serait terrible si on restait sur place . . ."

(Copyright by A.L.A.)

Odette Joyeux la charmante vedette de "Douze" met à profit ses loisirs pour écrire. Romancière, elle a fait partie de nombreux jurys littéraires. Odette a un grand fils (12 ans) mais reste toujours une aussi jeune maman.

•

François Périer est un des hommes les plus occupés de Paris. Et trois enfants. Il possède une maison charmante, un jardin et le Bois de Boulogne à sa porte.

LEQUEL PRÉFÉREZ-VOUS?..

BIEN entendu, vous aimez ces trois magazines, parce qu'à eux trois, et chacun dans son genre, ils forment un tout idéal qui se complète. Il va de soi que LE SAMEDI est le magazine de famille tout indiqué quand on a en vue la satisfaction qu'on veut donner à son foyer, et alors . . . C'EST

LE SAMEDI

Par ailleurs, Madame, Mademoiselle, si c'est votre intention de ne vous abonner qu'à une seule publication qui réponde exactement à ce que toute femme attend d'un magazine, il n'y a pas à hésiter un seul instant: C'EST

LA REVUE POPULAIRE

Mais chose certaine, homme ou femme, jeunes ou vieux qui attachent une grande importance au cinéma et à la radio, n'ont pas à chercher longtemps pour trouver ce qu'il leur faut en cette matière. Vous avez devinez juste et nous acquiesçons avec vous, dans ce cas, C'EST

LE FILM

Néanmoins, songez bien que, tout en faisant une économie, vous pouvez vous procurer les trois qui vous assureront un tout complet, et à très bon compte. Si telle est votre intention il n'y a plus à tergiverser:

TARIF D'ABONNEMENT

☐ LES 3 MAGAZINES

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
1 an ..... (Canada seulement) $5.50

OU

	Can.	E.-U.
☐ LE SAMEDI	$3.50	$5.50 pour 1 an
☐ LA REVUE POPULAIRE	1.50	2.00 " " "
☐ LE FILM	1.00	1.00 " " "

Veuillez trouver ci-inclus, la somme de $..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)

☐ IMPORTANT — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Prov. .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

LES MOTS CROISES DU "FILM"

PROBLEME NUMERO CENT QUARANTE-TROIS

HORIZONTALEMENT

1—Tout appel à la publicité. — Système d'empierrement des chemins.
2—A de l'attachement pour quelqu'un. — Fil fin et brillant.
3—Marque la surprise. — Tuyau de l'alambic où se condense le produit de la distillation. — Préfixe.
4—Mois. — Pièce de sept vers. — Sorte de massue.
5—Genre d'oiseaux rapaces. — Homme d'Etat anglais qui fit voter le Bill d'Abolition des droits de douane.
6—Ornement sacerdotal. — Pareille.
7—Mouvement subit avec effort. — Substance terreuse qui provient de la décomposition de certaines laves.
8—Et le reste. — Roue à gorge.
9—Premier mot de l'hymne de Saint-Jean-Baptiste. — Terminaison. — Métal. — Ici.
10—Nom que se donnent entre eux les religieux. — Diplomate français qui importa le tabac en France.
11—Au jeu de la bassette, amener la carte sur laquelle on a mis son argent. — Débarrassé des noeuds.
12—Choisis par élection. — Nom de notre vedette. — Du verbe être.
13—Petite enclume portative. — Maniables. — Ville d'Autriche.
14—Article espagnol. — Règle obligatoire. — Qui sont à vous. — Négation.
15—Prudence. — Pièces de la corolle.

VERTICALEMENT

1—Losange. — Magistrats suprêmes de Carthage.
2—Elevé. — Tapage.
3—Symbole chimique du calcium. — Ecarté. — Anciennes monnaies d'argent valant 3 livres.
4—Fleur blanche odorante. — Insectes coléoptères qui vivent dans les bois vermoulus. — Chemin de halage.
5—Habitants. — Imprégner d'encre. — Revers.
6—Supérieure d'un couvent. — Genre de légumineuses papilionacées.
7—Consonnes identiques. — Particule du dialecte provençal.
8—Propre. — Ville de Suisse (St-Gall).
9—Symbole chimique du sodium. — Article espagnol.
10—Ville d'Italie, sur le Barbo. — Songe.
11—Angle. — Prénom de notre vedette. — Embarrassé.
12—Mot arabe qui signifie source. — Manteau court. — A lui.
13—Petit cube. — Genre de méliacées. — Part que chacun doit payer d'une dépense.
14—Astronome autrichien, né à Rossla. — Peau du cochon raclée.
15—Sorte de taie ronde qui se forme sur la prunelle des yeux. — Célérités.

IRENE DUNNE A L'HONNEUR

[*Suite de la page 19*]

D'après le R. P. John H. Cavanaugh, c.s.v., Recteur de Notre-Dame, Miss Dunne est la 67ième Américaine à recevoir cet honneur.

"Miss Dunne, ajoute-t-il, est un exemple de vie chrétienne dans une profession et un milieu malheureusement devenu célèbre pour la brièveté de ses mariages autant que l'instabilité des carrières. Elle n'a jamais subordonné sa conscience à son art; plutôt, elle a toujours insisté pour que ses films soient de base saine. Pendant les quinze années au cours desquelles elle s'est maintenue au rang d'étoile de premier plan, elle n'a cessé de demeurer une épouse et une mère exemplaire. Cependant qu'elle s'attirait le respect et l'admiration de ses directeurs dans l'industrie cinématographique, et des multiples auditoires dont elle est devenue la favorite."

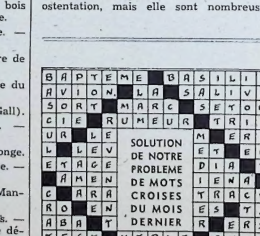
L'on sait qu'Irene Dunne est la femme du docteur Francis Dennis Griffin, dentiste de Beverly Hills, Californie, avec qui elle est mariée depuis 1927. Ils ont une fille adoptive, Mary Frances.

Il est beau de noter qu'en dépit de ses nombreuses activités en divers cercles du centre cinématographique, Irene Dunne trouve le temps, même lorsqu'elle tourne un film, de se rendre, presque chaque matin, à la messe.

Née à Louiseville, dans le Kentucky, elle fréquenta l'Académie Loretta, étudia le chant et le piano. Elle fut choisie par le regretté Florenz Ziegfield pour un rôle dans ses fameuses représentations de "Showboat". C'est de là qu'elle vint à R.K.O. où elle est demeurée presque continuellement.

Bien qu'elle n'ait jamais décroché "l'Oscar" de l'Académie, elle fit plusieurs fois partie des actrices mises en nomination pour cet honneur. Et, par ailleurs, plusieurs organisations de toutes sortes et de tous pays ont remarqué et récompensé ses succès, notamment dans son film "I Remember Mamma".

Les bonnes oeuvres de cette femme distinguée et de grand talent se font sans ostentation, mais elle sont nombreuses.



E
N
.
.
.

Les camps de vacances se multiplient, les hôtel sont remplis, les autos sillonnent les routes durant les fins de semaine. C'est dire que, beaucoup plus que dans le passé, nous profitons des plaisirs que nous offre la campagne. Au premier rang de ceux-ci vient le bain quotidien, soit à l'eau douce, soit à l'eau salée. Il est plus agréable et fortifiant si l'on sait nager. Aussi est-ce non seulement un excellent exercice de culture physique, mais presqu'un devoir de se préparer pendant l'hiver aux baignades rafraîchissantes de l'été, en prenant des leçons de natation et en fréquentant la piscine de la Palestre Nationale ou d'autres centres sportifs. Pourtant, savoir nager ne suffit pas : il faut encore observer certaines précautions dictées par une élémentaire prudence, comme ne pas se mettre à l'eau moins de deux heures après les repas, ne pas se baigner isolément ou dans un cours d'eau dont on ignore la profondeur.

PLEIN AIR !

NOTRE PROVINCE EN PLEIN ESSOR

Le MINERAI DE FER de l'Ungava

POUR LES ACIÉRIES DU MONDE

DANS le monde entier, l'industrie de l'acier compte sur la province de Québec pour fournir à ses besoins toujours croissants. Chez nous, en effet, dans les solitudes rocheuses qui s'étendent de la baie de l'Ungava jusqu'aux régions boréales, on a découvert des gisements de minerai étonnamment riche et pur.

Aujourd'hui, cette vaste région est fiévreusement explorée. On y a déjà repéré plus de 300 millions de tonnes de minerai. Partout s'érigent des campements. Routes et aérodromes se succèdent, et une voie ferrée de 350 milles, partant des Sept-Iles, est déjà en voie de réalisation. Dans une autre région, en deça de Havre Saint-Pierre, on a découvert et commencé d'exploiter ce qui sera sans doute la plus abondante de toutes les sources de titanium.

Cette nouvelle expansion vers le Nord n'est qu'un des nombreux exemples de l'extraordinaire progression de la province de Québec. Les jeunes Canadiens ne sauraient trouver nulle part ailleurs au monde de semblables possibilités de mettre en oeuvre leurs qualités d'énergie et d'initiative.

Cette réclame fait partie d'une série publiée par

Molson's

pour célébrer le magnifique développement de la province de Québec

M J J ASSELIN
2495 MARIE ANNE
VILLE

AV52-R-4605B